

LE PETIT MAÎTRE CORRIGÉ

Comédie en trois actes et en prose

de Marivaux

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français, le 6 novembre 1734.

PERSONNAGES

Le Comte, père d'Hortense.
La Marquise.
Hortense, fille du Comte.
Rosimond, fils de la Marquise.
Dorimène.
Dorante, ami de Rosimond.
Marton, suivante d'Hortense.
Frontin, valet de Rosimond.

La scène est à la campagne, dans la maison du comte.

Acte premier

Scène première

HORTENSE, MARTON.

MARTON

Eh bien, Madame, quand sortirez-vous de la rêverie où vous êtes ? Vous m'avez appelé, me voilà, et vous ne me dites mot.

HORTENSE

J'ai l'esprit inquiet.

MARTON

De quoi s'agit-il donc ?

HORTENSE

N'ai-je pas de quoi rêver ? On va me marier, Marton.

MARTON

Eh vraiment, je le sais bien, on n'attend plus que votre oncle pour terminer ce mariage ; d'ailleurs, Rosimond, votre futur, n'est arrivé que d'hier, et il faut vous donner patience.

HORTENSE

Patience, est-ce que tu me crois pressée ?

MARTON

Pourquoi non ? On l'est ordinairement à votre place ; le mariage est une nouveauté curieuse, et la curiosité n'aime pas à attendre.

HORTENSE

Je différerai tant qu'on voudra.

MARTON

Ah ! Heureusement qu'on veut expédier !

HORTENSE

Eh ! Laisse-là tes idées.

MARTON

Est-ce que Rosimond n'est pas de votre goût ?

HORTENSE

C'est de lui dont je veux te parler. Marton, tu es fille d'esprit, comment le trouves-tu ?

MARTON

Mais il est d'une jolie figure.

HORTENSE

Cela est vrai.

MARTON

Sa physionomie est aimable.

HORTENSE

Tu as raison.

MARTON

Il me paraît avoir de l'esprit.

HORTENSE

Je lui en crois beaucoup.

MARTON

Dans le fond, même, on lui sent un caractère d'honnête homme.

HORTENSE

Je le pense comme toi.

MARTON

Et, à vue de pays, tout son défaut, c'est d'être ridicule.

HORTENSE

Et c'est ce qui me désespère, car cela gêne tout. Je lui trouve de si sottes façons avec moi, on dirait qu'il méprise de me plaire, et qu'il croit qu'il ne serait pas du bon air de se soucier de moi parce qu'il m'épouse...

MARTON

Ah ! Madame, vous en parlez bien à votre aise.

HORTENSE

Que veux-tu dire ? Est-ce que la raison même n'exige pas un autre procédé que le sien ?

MARTON

Eh oui, la raison : mais c'est que parmi les jeunes gens du bel air, il n'y a rien de si bourgeois que d'être raisonnable.

HORTENSE

Peut-être, aussi, ne suis-je pas de son goût.

MARTON

Je ne suis pas de ce sentiment-là, ni vous non plus ; non, tel que vous le voyez il vous aime ; ne l'ai-je pas fait rougir hier, moi, parce que je le surpris comme il vous regardait à la dérobée attentivement ? Voilà déjà deux ou trois fois que je le prends sur le fait.

HORTENSE

Je voudrais être bien sûre de ce que tu me dis là.

MARTON

Oh ! je m'y connais : cet homme-là vous aime, vous dis-je, et il n'a garde de s'en vanter, parce que vous n'allez être que sa femme ; mais je soutiens qu'il étouffe ce qu'il sent, et que son air de petit-maître n'est qu'une gasconnade avec vous.

HORTENSE

Eh bien, je t'avouerai que cette pensée m'est venue comme à toi.

MARTON

Eh ! Par hasard, n'auriez-vous pas eu la pensée que vous l'aimez aussi ?

HORTENSE

Moi, Marton ?

MARTON

Oui, c'est qu'elle m'est encore venue, voyez.

HORTENSE

Franchement c'est grand dommage que ses façons nuisent au mérite qu'il aurait.

MARTON

Si on pouvait le corriger ?

HORTENSE

Et c'est à quoi je voudrais tâcher ; car, s'il m'aime, il faudra bien qu'il me le dise bien franchement, et qu'il se défasse d'une extravagance dont je pourrais être la victime quand nous serons mariés, sans quoi je ne l'épouserai point ; commençons par nous assurer qu'il n'aime point ailleurs, et que je lui plais ; car s'il m'aime, j'aurai beau jeu contre lui, et je le tiens pour à moitié corrigé ; la peur de me perdre fera le reste. Je t'ouvre mon cœur, il me sera cher s'il devient raisonnable ; je n'ai pas trop le temps de réussir, mais il en arrivera ce qui pourra ; essayons, j'ai besoin de toi, tu es adroite, interroge son valet, qui me paraît assez familier avec son maître.

MARTON

C'est à quoi je songeais : mais il y a une petite difficulté à cette commission-là ; c'est que le maître a gâté le valet, et Frontin est le singe de Rosimond ; ce faquin croit apparemment m'épouser aussi, et se donne, à cause de cela, les airs d'en agir cavalièrement, et de soupirer tout bas ; car de son côté il m'aime.

HORTENSE

Mais il te parle quelquefois ?

MARTON

Oui, comme à une soubrette de campagne : mais n'importe, le voici qui vient à nous, laissez-nous ensemble, je travaillerai à le faire causer.

HORTENSE

Surtout conduis-toi si adroitement, qu'il ne puisse soupçonner nos intentions.

MARTON

Ne craignez rien, ce sera tout en causant que je m'y prendrai ; il m'instruira sans qu'il le sache.

Scène II

HORTENSE, MARTON, FRONTIN.

Hortense s'en va, Frontin l'arrête.

FRONTIN

Mon maître m'envoie savoir comment vous vous portez, Madame, et s'il peut ce matin avoir l'honneur de vous voir bientôt ?

MARTON

Qu'est-ce que c'est que bientôt ?

FRONTIN

Comme qui dirait dans une heure ; il n'est pas habillé.

HORTENSE

Tu lui diras que je n'en sais rien.

FRONTIN

Que vous n'en savez rien, Madame ?

MARTON

Non, Madame a raison, qui est-ce qui sait ce qui peut arriver dans l'intervalle d'une heure ?

FRONTIN

Mais, Madame, j'ai peur qu'il ne comprenne rien à ce discours.

HORTENSE

Il est pourtant très clair ; je te dis que je n'en sais rien.

Scène III

MARTON, FRONTIN.

FRONTIN

Ma belle enfant, expliquez-moi la réponse de votre maîtresse, elle est d'un goût nouveau.

MARTON

Toute simple.

FRONTIN

Elle est même fantasque.

MARTON

Toute unie.

FRONTIN

Mais à propos de fantaisie, savez-vous bien que votre minois en est une, et des plus piquantes ?

MARTON

Oh, il est très commun, aussi bien que la réponse de ma maîtresse.

FRONTIN

Point du tout, point du tout. Avez-vous des amants ?

MARTON

Eh !... on a toujours quelque petite fleurette en passant.

FRONTIN

Elle est d'une ingénuité charmante ; écoutez, nos maîtres vont se marier ; vous allez venir à Paris, je suis d'avis de vous épouser aussi ; qu'en dites-vous ?

MARTON

Je ne suis pas assez aimable pour vous.

FRONTIN

Pas mal, pas mal, je suis assez content.

MARTON

Je crains le nombre de vos maîtresses, car je vais gager que vous en avez autant que votre maître qui doit en avoir beaucoup ; nous avons entendu dire que c'était un homme fort couru, et vous aussi sans doute ?

FRONTIN

Oh ! très courus ; c'est à qui nous attrapera tous deux, il a pensé même m'en venir quelqu'une des siennes. Les conditions se confondent un peu à Paris, on n'y est pas scrupuleux sur les rangs.

MARTON

Et votre maître et vous, continuerez-vous d'avoir des maîtresses quand vous serez nos maris ?

FRONTIN

Tenez, il est bon de vous mettre là-dessus au fait. Écoutez, il n'en est pas de Paris comme de la province, les coutumes y sont différentes.

MARTON

Ah ! différentes ?

FRONTIN

Oui, en province, par exemple, un mari promet fidélité à sa femme, n'est-ce pas ?

MARTON

Sans doute.

FRONTIN

À Paris c'est de même ; mais la fidélité de Paris n'est point sauvage, c'est une fidélité galante, badine, qui entend raillerie, et qui se permet toutes les petites commodités du savoir-vivre ; vous comprenez bien ?

MARTON

Oh ! de reste.

FRONTIN

Je trouve sur mon chemin une personne aimable ; je suis poli, elle me goûte ; je lui dis des douceurs, elle m'en rend ; je folâtre, elle le veut bien, pratique de politesse, commodité de savoir-vivre, pure amourette que tout cela dans le mari ; la fidélité conjugale n'y est point offensée ; celle de province n'est pas de même, elle est sotte, revêche et tout d'une pièce, n'est-il pas vrai ?

MARTON

Oh ! Oui, mais ma maîtresse fixera peut-être votre maître, car il me semble qu'il l'aimera assez volontiers, si je ne me trompe.

FRONTIN

Vous avez raison, je lui trouve effectivement comme une vapeur d'amour pour elle.

MARTON

Croyez-vous ?

FRONTIN

Il y a dans son cœur un étonnement qui pourrait devenir très sérieux ; au surplus, ne vous inquiétez pas, dans les amourettes on n'aime qu'en passant, par curiosité de goût, pour voir un peu comment cela fera ; de ces inclinations-là, on en peut fort bien avoir une demi-douzaine sans que le cœur en soit plus chargé, tant elles sont légères.

MARTON

Une demi-douzaine ! cela est pourtant fort, et pas une sérieuse...

FRONTIN

Bon, quelquefois tout cela est expédié dans la semaine ; à Paris, ma chère enfant, les cœurs, on ne se les donne pas, on se les prête, on ne fait que des essais.

MARTON

Quoi, là-bas, votre maître et vous, vous n'avez encore donné votre cœur à personne ?

FRONTIN

À qui que ce soit ; on nous aime beaucoup, mais nous n'aimons point : c'est notre usage.

MARTON

J'ai peur que ma maîtresse ne prenne cette coutume-là de travers.

FRONTIN

Oh ! que non, les agréments l'y accoutumeront ; les amourettes en passant sont amusantes ; mon maître passera, votre maîtresse de même, je passerai, vous passerez, nous passerons tous.

MARTON,

en riant.

Ah ! ah ! ah ! j'entre si bien dans ce que vous dites, que mon cœur a déjà passé avec vous.

FRONTIN

Comment donc ?

MARTON

Doucement, voilà la Marquise, la mère de Rosimond qui vient.

Scène IV

LA MARQUISE, FRONTIN, MARTON.

LA MARQUISE

Je suis charmée de vous trouver là, Marton, je vous cherchais ; que disiez-vous à Frontin ? Parlez-vous de mon fils ?

MARTON

Oui, Madame.

LA MARQUISE

Eh bien, que pense de lui Hortense ? Ne lui déplaît-il point ? Je voulais vous demander ses sentiments, dites-les-moi, vous les savez sans doute, et vous me les apprendrez plus librement qu'elle ; sa politesse me les cacherait, peut-être, s'ils n'étaient pas favorables.

MARTON

C'est à peu près de quoi nous nous entretenions, Frontin et moi, Madame ; nous disions que Monsieur votre fils est très aimable, et ma maîtresse le voit tel qu'il est ; mais je demandais s'il l'aimerait.

LA MARQUISE

Quand on est faite comme Hortense, je crois que cela n'est pas douteux, et ce n'est pas de lui dont je m'embarrasse.

FRONTIN

C'est ce que je répondais.

MARTON

Oui, vous m'avez parlé d'une vapeur de tendresse, qu'il lui a pris pour elle ; mais une vapeur se dissipe.

LA MARQUISE

Que veut dire une vapeur ?

MARTON

Frontin vient de me l'expliquer, Madame ; c'est comme un étonnement de cœur, et un étonnement ne dure pas ; sans compter que les commodités de la fidélité conjugale sont un grand article.

LA MARQUISE

Qu'est-ce que c'est donc que ce langage-là, Marton ? Je veux savoir ce que cela signifie. D'après qui répétez-vous tant d'extravagances ? Car vous n'êtes pas folle, et vous ne les imaginez pas sur-le-champ.

MARTON

Non, Madame, il n'y a qu'un moment que je sais ce que je vous dis là, c'est une instruction que vient de me donner Frontin sur le cœur de son maître, et sur l'agréable économie des mariages de Paris.

LA MARQUISE

Cet impertinent ?

FRONTIN

Ma foi, Madame, si j'ai tort, c'est la faute du beau monde que j'ai copié ; j'ai rapporté la mode, je lui ai donné l'état des choses et le plan de la vie ordinaire.

LA MARQUISE

Vous êtes un sot, taisez-vous ; vous pensez bien, Marton, que mon fils n'a nulle part à de pareilles extravagances ; il a de l'esprit, il a des mœurs, il aimera Hortense, et connaîtra ce qu'elle vaut ; pour toi, je te recommanderai à ton maître, et lui dirai qu'il te corrige.

Elle s'en va.

Scène V

MARTON, FRONTIN.

MARTON,
éclatant de rire.
Ah ! ah ! ah ! ah !

FRONTIN
Ah ! ah ! ah ! ah !

MARTON
Ah ! Mon ingénuité te charme-t-elle encore ?

FRONTIN
Non, mon admiration s'était méprise ; c'est ta malice qui est admirable.

MARTON
Ah ! ah ! pas mal, pas mal.

FRONTIN,
lui présente la main.
Allons, touche-là, Marton.

MARTON
Pourquoi donc ? ce n'est pas la peine.

FRONTIN
Touche-là, te dis-je, c'est de bon cœur.

MARTON,
lui donnant la main.
Eh bien, que veux-tu dire ?

FRONTIN
Marton, ma foi tu as raison, j'ai fait l'impertinent tout à l'heure.

MARTON
Le vrai faquin !

FRONTIN
Le sot, le fat.

MARTON
Oh, mais tu tombes à présent dans un excès de raison, tu vas me réduire à te louer.

FRONTIN
J'en veux à ton cœur, et non pas à tes éloges.

MARTON
Tu es encore trop convalescent, j'ai peur des rechutes.

FRONTIN
Il faut pourtant que tu m'aimes.

MARTON
Doucement, vous redevenez fat.

FRONTIN
Paix, voici mon original qui arrive.

Scène VI

ROSIMOND, FRONTIN, MARTON.

ROSIMOND,

à Frontin.

Ah, tu es ici toi, et avec Marton ? Je ne te plains pas : que te disait-il, Marton ? Il te parlait d'amour, je gage ; hé ! n'est-ce pas ? Souvent ces coquins-là sont plus heureux que d'honnêtes gens. Je n'ai rien vu de si joli que vous, Marton ; il n'y a point de femme à la cour qui ne s'accommodât de cette figure-là.

FRONTIN

Je m'en accommoderais encore mieux qu'elle.

ROSIMOND

Dis-moi, Marton, que fait-on dans ce pays-ci ? Y a-t-il du jeu ? De la chasse ? Des amours ? Ah, le sot pays, ce me semble. À propos, ce bon homme qu'on attend de sa terre pour finir notre mariage, cet oncle arrive-t-il bientôt ? Que ne se passe-t-on de lui ? Ne peut-on se marier sans que ce parent assiste à la cérémonie ?

MARTON

Que voulez-vous ? Ces messieurs-là, sous prétexte qu'on est leur nièce et leur héritière, s'imaginent qu'on doit faire quelque attention à eux. Mais je ne songe pas que ma maîtresse m'attend.

ROSIMOND

Tu t'en vas, Marton ? Tu es bien pressée. À propos de ta maîtresse, tu ne m'en parles pas ; j'avais dit à Frontin de demander si on pouvait la voir.

FRONTIN

Je l'ai vue aussi, Monsieur, Marton était présente, et j'allais vous rendre réponse.

MARTON

Et moi je vais la rejoindre.

ROSIMOND

Attends, Marton, j'aime à te voir ; tu es la fille du monde la plus amusante.

MARTON

Je vous trouve très curieux à voir aussi, Monsieur, mais je n'ai pas le temps de rester.

ROSIMOND

Très curieux ! Comment donc ! Mais elle a des expressions : ta maîtresse a-t-elle autant d'esprit que toi, Marton ? De quelle humeur est-elle ?

MARTON

Oh ! d'une humeur peu piquante, assez insipide, elle n'est que raisonnable.

ROSIMOND

Insipide et raisonnable, il est parbleu plaisant : tu n'es pas faite pour la province. Quand la verrai-je, Frontin ?

FRONTIN

Monsieur, comme je demandais si vous pouviez la voir dans une heure, elle m'a dit qu'elle n'en savait rien.

ROSIMOND

Le butor !

FRONTIN

Point du tout, je vous rends fidèlement la réponse.

ROSIMOND

Tu rêves ! il n'y a pas de sens à cela. Marton, tu y étais, il ne sait ce qu'il dit : qu'a-t-elle répondu ?

MARTON

Précisément ce qu'il vous rapporte, Monsieur, qu'elle n'en savait rien.

ROSIMOND

Ma foi, ni moi non plus.

MARTON

Je n'en suis pas mieux instruite que vous. Adieu, Monsieur.

ROSIMOND

Un moment, Marton, j'avais quelque chose à te dire et je m'en ressouviendrai ; Frontin, m'est-il venu des lettres ?

FRONTIN

À propos de lettres, oui, Monsieur, en voilà une qui est arrivée de quatre lieues d'ici par un exprès.

ROSIMOND

ouvre, et rit à part en lisant.

Donne... Ha, ha, ha... C'est de ma folle de comtesse... Hum... Hum...

MARTON

Monsieur, ne vous trompez-vous pas ? Auriez-vous quelque chose à me dire ? Voyez, car il faut que je m'en aille.

ROSIMOND,

toujours lisant.

Hum !... hum !... Je suis à toi, Marton, laisse-moi achever.

MARTON,

à part à Frontin.

C'est apparemment là une lettre de commerce.

FRONTIN

Oui, quelque missive de passage.

ROSIMOND,

après avoir lu.

Vous êtes une étourdie, Comtesse. Que dites-vous là, vous autres ?

MARTON

Nous disons, Monsieur, que c'est quelque jolie femme qui vous écrit par amourette.

ROSIMOND

Doucement, Marton, il ne faut pas dire cela en ce pays-ci, tout serait perdu.

MARTON

Adieu, Monsieur, je crois que ma maîtresse m'appelle.

ROSIMOND

Ah ! c'est d'elle dont je voulais te parler.

MARTON

Oui, mais la mémoire vous revient quand je pars. Tout ce que je puis pour votre service, c'est de régaler Hortense de l'honneur que vous lui faites de vous ressouvenir d'elle.

ROSIMOND

Adieu donc, Marton. Elle a de la gaieté, du badinage dans l'esprit.

Scène VII

ROSIMOND, FRONTIN.

FRONTIN

Oh, que non, Monsieur, malpeste vous ne la connaissez pas ; c'est qu'elle se moque.

ROSIMOND

De qui ?

FRONTIN

De qui ? Mais ce n'est pas à moi qu'elle parlait.

ROSIMOND

Hem ?

FRONTIN

Monsieur, je ne dis pas que je l'approuve ; elle a tort ; mais c'est une maligne soubrette ; elle m'a décoché un trait aussi bien entendu.

ROSIMOND

Eh, dis-moi, ne t'a-t-on pas déjà interrogé sur mon compte ?

FRONTIN

Oui, Monsieur ; Marton, dans la conversation, m'a par hasard fait quelques questions sur votre chapitre.

ROSIMOND

Je les avais prévues : eh bien, ces questions de hasard, quelles sont-elles ?

FRONTIN

Elle m'a demandé si vous aviez des maîtresses. Et moi qui ai voulu faire votre cour...

ROSIMOND

Ma cour à moi ! Ma cour !

FRONTIN

Oui, Monsieur, et j'ai dit que non, que vous étiez un garçon sage, réglé.

ROSIMOND

Le sot avec sa règle et sa sagesse ; le plaisant éloge ! Vous ne peignez pas en beau, à ce que je vois ? Heureusement qu'on ne me connaîtra pas à vos portraits.

FRONTIN

Consolez-vous, je vous ai peint à votre goût, c'est-à-dire, en laid.

ROSIMOND

Comment !

FRONTIN

Oui, en petit aimable ; j'ai mis une troupe de folles qui courent après vos bonnes grâces ; je vous en ai donné une demi-douzaine qui partageaient votre cœur.

ROSIMOND

Fort bien.

FRONTIN

Combien en voulez-vous donc ?

ROSIMOND

Qui partageaient mon cœur ! Mon cœur avait bien à faire là : passe pour dire qu'on me trouve aimable, ce n'est pas ma faute ; mais me donner de l'amour, à moi ! c'est un article qu'il fallait épargner à la petite personne qu'on me destine ; la demi-douzaine de maîtresses est même un peu trop ; on pouvait en supprimer quelques-unes ; il y a des occasions où il ne faut pas dire la vérité.

FRONTIN

Bon ! si je n'avais dit que la vérité, il aurait peut-être fallu les supprimer toutes.

ROSIMOND

Non, vous ne vous trompiez point, ce n'est pas de quoi je me plains ; mais c'est que ce n'est pas par hasard qu'on vous a fait ces questions-là. C'est Hortense qui vous les a fait faire, et il aurait été plus prudent de la tranquilliser sur pareille matière, et de songer que c'est une fille de province que je vais épouser, et qui en conclut que je ne dois aimer qu'elle, parce qu'apparemment elle en use de même.

FRONTIN

Eh ! peut-être qu'elle ne vous aime pas.

ROSIMOND

Oh peut-être ? Il fallait le soupçonner, c'était le plus sûr ; mais passons : est-ce là tout ce qu'elle vous a dit ?

FRONTIN

Elle m'a encore demandé si vous aimiez Hortense.

ROSIMOND

C'est bien des affaires.

FRONTIN

Et j'ai cru poliment devoir répondre qu'oui.

ROSIMOND

Poliment répondre qu'oui ?

FRONTIN

Oui, Monsieur.

ROSIMOND

Eh ! de quoi te mêles-tu ? De quoi t'avises-tu de m'honorer d'une figure de soupirant ? Quelle platitude !

FRONTIN

Eh parbleu ! C'est qu'il m'a semblé que vous l'aimiez.

ROSIMOND

Paix, de la discrétion ! Il est vrai, entre nous, que je lui trouve quelques grâces naïves ; elle a des traits ; elle ne déplaît pas.

FRONTIN

Ah ! que vous aurez grand besoin d'une leçon de Marton ! Mais ne parlons pas si haut, je vois Hortense qui s'avance.

ROSIMOND

Vient-elle ? Je me retire.

FRONTIN

Ah ! Monsieur, je crois qu'elle vous voit.

ROSIMOND

N'importe ; comme elle a dit qu'elle ne savait pas quand elle pourrait me voir, ce n'est pas à moi à juger qu'elle le peut à présent, et je me retire par respect en attendant qu'elle en décide. C'est ce que tu lui diras si elle te parle.

FRONTIN

Ma foi, Monsieur, si vous me consultez, ce respect-là ne vaut pas le diable.

ROSIMOND,
en s'en allant.

Ce qu'il y a de commode à vos conseils, c'est qu'il est permis de s'en moquer.

Scène VIII

HORTENSE, MARTON, FRONTIN.

HORTENSE
Il me semble avoir vu ton maître ici ?

FRONTIN
Oui, Madame, il vient de sortir par respect pour vos volontés.

HORTENSE
Comment !...

MARTON
C'est sans doute à cause de votre réponse de tantôt ; vous ne saviez pas quand vous pourriez le voir.

FRONTIN
Et il ne veut pas prendre sur lui de décider la chose.

HORTENSE
Eh bien, je la décide, moi, va lui dire que je le prie de revenir, que j'ai à lui parler.

FRONTIN
J'y cours, Madame, et je lui ferai grand plaisir, car il vous aime de tout son cœur. Il ne vous en dira peut-être rien, à cause de sa dignité de joli homme. Il y a des règles là-dessus ; c'est une faiblesse : excusez-la, Madame, je sais son secret, je vous le confie pour son bien ; et dès qu'il vous l'aura dit lui-même, oh ! ce sera bien le plus aimable homme du monde. Pardon, Madame, de la liberté que je prends ; mais Marton, avec qui je voudrais bien faire une fin, sera aussi mon excuse. Marton, prends nos intérêts en main ; empêche Madame de nous haïr, car, dans le fond, ce serait dommage, à une bagatelle près, en vérité nous méritons son estime.

HORTENSE,
en riant.
Frontin aime son maître, et cela est louable.

MARTON
C'est de moi qu'il tient tout le bon sens qu'il vous montre.

Scène IX

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE
Il t'a donc paru que ma réponse a piqué Rosimond ?

MARTON
Je l'en ai vu déconcerté, quoiqu'il ait feint d'en badiner, et vous voyez bien que c'est de pur dépit qu'il se retire.

HORTENSE
Je le renvoie chercher, et cette démarche-là le flattera peut-être ; mais elle ne le flattera pas longtemps. Ce que j'ai à lui dire rabattra de sa présomption. Cependant, Marton, il y a des moments où je suis toute prête de laisser là Rosimond avec ses ridiculités, et d'abandonner le projet de le corriger. Je sens que je m'y intéresse trop ; que le cœur s'en mêle, et y prend trop de part : je ne le corrigerai peut-être pas, et j'ai peur d'en être fâchée.

MARTON

Eh ! courage, Madame, vous réussirez, vous dis-je ; voilà déjà d'assez bons petits mouvements qui lui prennent ; je crois qu'il est bien embarrassé. J'ai mis le valet à la raison, je l'ai réduit : vous réduirez le maître. Il fera un peu plus de façon ; il disputera le terrain ; il faudra le pousser à bout. Mais c'est à vos genoux que je l'attends ; je l'y vois d'avance ; il faudra qu'il y vienne. Continuez ; ce n'est pas avec des yeux comme les vôtres qu'on manque son coup ; vous le verrez.

HORTENSE

Je le souhaite. Mais tu as parlé au valet, Rosimond n'a-t-il point quelque inclination à Paris ?

MARTON

Nulle ; il n'y a encore été amoureux que de la réputation d'être aimable.

HORTENSE

Et moi, Marton, dois-je en croire Frontin ? Serait-il vrai que son maître eût de la disposition à m'aimer ?

MARTON

Nous le tenons, Madame, et mes observations sont justes.

HORTENSE

Cependant, Marton, il ne vient point.

MARTON

Oh ! mais prétendez-vous qu'il soit tout d'un coup comme un autre ? Le bel air ne veut pas qu'il accoure : il vient, mais négligemment, et à son aise.

HORTENSE

Il serait bien impertinent qu'il y manquât !

MARTON

Voilà toujours votre père à sa place ; il a peut-être à vous parler, et je vous laisse.

HORTENSE

S'il va me demander ce que je pense de Rosimond, il m'embarrassera beaucoup, car je ne veux pas lui dire qu'il me déplaît, et je n'ai jamais eu tant d'envie de le dire.

Scène X

HORTENSE, LE COMTE

LE COMTE

Ma fille, je désespère de voir ici mon frère, je n'en reçois point de nouvelles, et s'il n'en vient point aujourd'hui ou demain au plus tard, je suis d'avis de terminer votre mariage.

HORTENSE

Pourquoi, mon père, il n'y a pas de nécessité d'aller si vite. Vous savez combien il m'aime, et les égards qu'on lui doit ; laissons-le achever les affaires qui le retiennent ; différons de quelques jours pour lui en donner le temps.

LE COMTE

C'est que la Marquise me presse, et ce mariage-ci me paraît si avantageux, que je voudrais qu'il fût déjà conclu.

HORTENSE

Née ce que je suis, et avec la fortune que j'ai, il serait difficile que j'en fisse un mauvais ; vous pouvez choisir.

LE COMTE

Eh ! comment choisir mieux ! Biens, naissance, rang, crédit à la cour : vous trouvez tout ici avec une figure aimable, assurément.

HORTENSE

J'en conviens, mais avec bien de la jeunesse dans l'esprit.

LE COMTE

Et à quel âge voulez-vous qu'on l'ait jeune ?

HORTENSE

Le voici.

Scène XI

LE COMTE, HORTENSE, ROSIMOND.

LE COMTE

Marquis, je disais à Hortense que mon frère tarde beaucoup, et que nous nous impatienterons à la fin, qu'en dites-vous ?

ROSIMOND

Sans doute, je serai toujours du parti de l'impatience.

LE COMTE

Et moi aussi. Adieu, je vais rejoindre la Marquise.

Scène XII

ROSIMOND, HORTENSE.

ROSIMOND

Je me rends à vos ordres, Madame ; on m'a dit que vous me demandiez.

HORTENSE

Moi ! Monsieur... Ah ! vous avez raison, oui, j'ai chargé Frontin de vous prier, de ma part, de revenir ici ; mais comme vous n'êtes pas revenu sur-le-champ, parce qu'apparemment on ne vous a pas trouvé, je ne m'en ressouvenais plus.

ROSIMOND,

riant.

Voilà une distraction dont j'aurais envie de me plaindre. Mais à propos de distraction, pouvez-vous me voir à présent, Madame ? Y êtes-vous bien déterminée ?

HORTENSE

D'où vient donc ce discours, Monsieur ?

ROSIMOND

Tantôt vous ne saviez pas si vous le pouviez, m'a-t-on dit ; et peut-être est-ce encore de même ?

HORTENSE

Vous ne demandiez à me voir qu'une heure après, et c'est une espèce d'avenir dont je ne répondais pas.

ROSIMOND

Ah ! cela est vrai ; il n'y a rien de si exact. Je me rappelle ma commission, c'est moi qui ai tort, et je vous en demande pardon. Si vous saviez combien le séjour de Paris et de la cour nous gâtent sur les formalités, en vérité, Madame, vous m'excuseriez ; c'est une certaine habitude de vivre avec trop de liberté, une aisance de façons que je condamne, puisqu'elle vous déplaît, mais à laquelle on s'accoutume, et qui vous jette ailleurs dans les impolitesse que vous voyez.

HORTENSE

Je n'ai pas remarqué qu'il y en ait dans ce que vous avez fait, Monsieur, et sans avoir vu Paris ni la cour, personne au monde n'aime plus les façons unies que moi : parlons de ce que je voulais vous dire.

ROSIMOND

Quoi ! Vous, Madame, quoi ! De la beauté, des grâces, avec ce caractère d'esprit-là, et cela dans l'âge où vous êtes ? Vous me surprenez ; avouez-moi la vérité, combien ai-je de rivaux ? Tout ce qui vous voit, tout ce qui vous approche, soupire : ah ! je m'en doute bien, et je n'en serai pas quitte à moins. La province me le pardonnera-t-elle ? Je viens vous enlever : convenons qu'elle y fait une perte irréparable.

HORTENSE

Il peut y avoir ici quelques personnes qui ont de l'amitié pour moi, et qui pourraient m'y regretter ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

ROSIMOND

Eh ! quel secret ceux qui vous voient ont-ils, pour n'être que vos amis, avec ces yeux-là ?

HORTENSE

Si parmi ces amis il en est qui soient autre chose, du moins sont-ils discrets, et je ne les connais pas. Ne m'interrompez plus, je vous prie.

ROSIMOND

Vraiment, je m'imagine bien qu'ils soupirent tout bas, et que le respect les fait taire. Mais à propos de respect, n'y manquerais-je pas un peu, moi qui ai pensé dire que je vous aime ? Il y a bien quelque petite chose à redire à mes discours, n'est-ce pas, mais ce n'est pas ma faute.

Il veut lui prendre une main.

HORTENSE

Doucement, Monsieur, je renonce à vous parler.

ROSIMOND

C'est que sérieusement vous êtes belle avec excès ; vous l'êtes trop, le regard le plus vif, le plus beau teint ; ah ! remerciez-moi, vous êtes charmante, et je n'en dis presque rien ; la parure la mieux entendue ; vous avez là de la dentelle d'un goût exquis, ce me semble. Passez-moi l'éloge de la dentelle ; quand nous marie-t-on ?

HORTENSE

À laquelle des deux questions voulez-vous que je réponde d'abord ? À la dentelle, ou au mariage ?

ROSIMOND

Comme il vous plaira. Que faisons-nous cet après-midi ?

HORTENSE

Attendez, la dentelle est passable ; de cet après-midi le hasard en décidera ; de notre mariage, je ne puis rien en dire, et c'est de quoi j'ai à vous entretenir, si vous voulez bien me laisser parler. Voilà tout ce que vous me demandez, je pense ? Venons au mariage.

ROSIMOND

Il devrait être fait ; les parents ne finissent point !

HORTENSE

Je voulais vous dire au contraire qu'il serait bon de le différer, Monsieur.

ROSIMOND

Ah ! le différer, Madame ?

HORTENSE

Oui, Monsieur, qu'en pensez-vous ?

ROSIMOND

Moi, ma foi, Madame, je ne pense point, je vous épouse. Ces choses-là surtout, quand elles sont aimables, veulent être expédiées, on y pense après.

HORTENSE

Je crois que je n'irai pas si vite : il faut s'aimer un peu quand on s'épouse.

ROSIMOND

Mais je l'entends bien de même.

HORTENSE

Et nous ne nous aimons point.

ROSIMOND

Ah ! c'est une autre affaire ; la difficulté ne me regarderait point : il est vrai que j'espérais, Madame, j'espérais, je vous l'avoue. Serait-ce quelque partie de cœur déjà liée ?

HORTENSE

Non, Monsieur, je ne suis, jusqu'ici, prévenue pour personne.

ROSIMOND

En tout cas, je vous demande la préférence. Quant au retardement de notre mariage, dont je ne vois pas les raisons, je ne m'en mêlerai point, je n'aurais garde, on me mène, et je suivrai.

HORTENSE

Quelqu'un vient ; faites réflexion à ce que je vous dit, Monsieur.

Scène XIII

DORANTE, DORIMÈNE, HORTENSE, ROSIMOND.

ROSIMOND,

allant à Dorimène.

Eh ! vous voilà, Comtesse. Comment ! Avec Dorante ?

DORIMÈNE,

embrassant Hortense.

Eh ! Bonjour, ma chère enfant ! Comment se porte-t-on ici ? Nous sommes alliés, au moins, Marquis.

ROSIMOND

Je le sais.

DORIMÈNE

Mais nous nous voyons peu. Il y a trois ans que je ne suis venue ici.

HORTENSE

On ne quitte pas volontiers Paris pour la province.

DORIMÈNE

On y a tant d'affaires, de dissipations ! Les moments s'y passent avec tant de rapidité !

ROSIMOND

Eh ! Où avez-vous pris ce garçon-là, Comtesse ?

DORIMÈNE,

à Hortense.

Nous nous sommes rencontrés. Vous voulez bien que je vous le présente ?

ROSIMOND

Qu'en dis-tu, Dorante ? Ai-je à me louer du choix qu'on a fait pour moi ?

DORANTE

Tu es trop heureux.

ROSIMOND,

à Hortense.

Tel que vous le voyez, je vous le donne pour une espèce de sage qui fait peu de cas de l'amour : de l'air dont il vous regarde pourtant, je ne le crois pas trop en sûreté ici.

DORANTE

Je n'ai vu nulle part de plus grand danger, j'en conviens.

DORIMÈNE,

riant.

Sur ce pied-là, sauvez-vous, Dorante, sauvez-vous.

HORTENSE

Trêve de plaisanterie, Messieurs.

ROSIMOND

Non, sérieusement, je ne plaisante point ; je vous dis qu'il est frappé, je vois cela dans ses yeux ; remarquez- vous comme il rougit ? Parbleu, je voudrais bien qu'il soupirât, et je vous le recommande.

DORIMÈNE

Ah ! doucement, il m'appartient ; c'est une espèce d'infidélité qu'il me ferait ; car je l'ai amené, à moins que vous ne teniez sa place, Marquis.

ROSIMOND

Assurément j'en trouve l'idée tout à fait plaisante, et c'est de quoi nous amuser ici. (*À Hortense.*) N'est-ce pas, Madame ? Allons, Dorante, rendez vos premiers hommages à votre vainqueur.

DORANTE

Je n'en suis plus aux premiers.

Scène XIV

DORANTE, DORIMÈNE, HORTENSE, ROSIMOND, MARTON.

MARTON

Madame, Monsieur le Comte m'envoie savoir qui vient d'arriver.

DORIMÈNE

Nous allons l'en instruire nous-mêmes. Venez, Marquis, donnez-moi la main, vous êtes mon chevalier. (*À Hortense.*) Et vous, Madame, voilà le vôtre.

Dorante présente la main à Hortense. Marton fait signe à Hortense.

HORTENSE

Je vous suis, Messieurs. Je n'ai qu'un mot à dire.

Scène XV

MARTON, HORTENSE.

HORTENSE

Que me veux-tu, Marton ? Je n'ai pas le temps de rester, comme tu vois.

MARTON

C'est une lettre que je viens de trouver, lettre d'amour écrite à Rosimond, mais d'un amour qui me paraît sans conséquence. La dame qui vient d'arriver pourrait bien l'avoir écrite ; le billet est d'un style qui ressemble à son air.

HORTENSE

Y a-t-il bien des tendresses ?

MARTON

Non, vous dis-je, point d'amour et beaucoup de folies ; mais puisque vous êtes pressée, nous en parlerons tantôt. Rosimond devient-il un peu plus supportable ?

HORTENSE

Toujours aussi impertinent qu'il est aimable. Je te quitte.

MARTON

Monsieur l'impertinent, vous avez beau faire, vous deviendrez charmant sur ma parole, je l'ai entrepris.

Acte II

Scène première

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE

Avançons encore quelques pas, Monsieur, pour être plus à l'écart, j'aurais un mot à vous dire ; vous êtes l'ami de mon fils, et autant que j'en puis juger, il ne saurait avoir fait un meilleur choix.

DORANTE

Madame, son amitié me fait honneur.

LA MARQUISE

Il n'est pas aussi raisonnable que vous me paraissez l'être, et je voudrais bien que vous m'aidassiez à le rendre plus sensé dans les circonstances où il se trouve ; vous savez qu'il doit épouser Hortense ; nous n'attendons que l'instant pour terminer ce mariage ; d'où vient, Monsieur, le peu d'attention qu'il a pour elle ?

DORANTE

Je l'ignore, et n'y ai pris garde, Madame.

LA MARQUISE

Je viens de le voir avec Dorimène, il ne la quitte point depuis qu'elle est ici ; et vous, Monsieur, vous ne quittez point Hortense.

DORANTE

Je lui fais ma cour, parce que je suis chez elle.

LA MARQUISE

Sans doute, et je ne vous désapprouve pas ; mais ce n'est pas à Dorimène à qui il faut que mon fils fasse aujourd'hui la sienne ; et personne ici ne doit montrer plus d'empressement que lui pour Hortense.

DORANTE

Il est vrai, Madame.

LA MARQUISE

Sa conduite est ridicule, elle peut choquer Hortense, et je vous conjure, Monsieur, de l'avertir qu'il en change ; les avis d'un ami comme vous lui feront peut-être plus d'impression que les miens ; vous êtes venu avec Dorimène, je la connais fort peu ; vous êtes de ses amis, et je souhaiterais qu'elle ne souffrît pas que mon fils fût toujours auprès d'elle ; en vérité, la bienséance en souffre un peu ; elle est alliée de la maison où nous sommes, mais elle est venue ici sans qu'on l'y appelât ; y reste-t-elle ? Part-elle aujourd'hui ?

DORANTE

Elle ne m'a pas instruit de ses desseins.

LA MARQUISE

Si elle partait, je n'en serais pas fâchée, et je lui en aurais obligation ; pourriez-vous le lui faire entendre ?

DORANTE

Je n'ai pas beaucoup de pouvoir sur elle ; mais je verrai, Madame, et tâcherai de répondre à l'honneur de votre confiance.

LA MARQUISE

Je vous le demande en grâce, Monsieur, et je vous recommande les intérêts de mon fils et de votre ami.

DORANTE,

pendant qu'elle s'en va.

Elle a ma foi beau dire, puisque son fils néglige Hortense, il ne tiendra pas à moi que je n'en profite auprès d'elle.

Scène II

DORANTE, DORIMÈNE.

DORIMÈNE

Où est allé le Marquis, Dorante ? Je me sauve de cette cohue de province : ah ! les ennuyants personnages ! Je me meurs de l'extravagance des compliments qu'on m'a fait, et que j'ai rendus. Il y a deux heures que je n'ai pas le sens commun, Dorante, pas le sens commun ; deux heures que je m'entretiens avec une Marquise qui se tient d'un droit, qui a des gravités, qui prend des mines d'une dignité ; avec une petite Baronne si folichonne, si remuante, si méthodiquement étourdie ; avec une Comtesse si franche, qui m'estime tant, qui est de si bonne amitié ; avec une autre qui est si mignonne, qui a de si jolis tours de tête, qui accompagne ce qu'elle dit avec des mains si pleines de grâces ; une autre qui glapit si spirituellement, qui traîne si bien les mots, qui dit si souvent, mais Madame, cependant Madame, il me paraît pourtant ; et puis un bel esprit si diffus, si éloquent, une jalouse si difficile en mérite, si peu touchée du mien, si intriguée de ce qu'on m'en trouvait. Enfin, un agréable qui m'a fait des phrases, mais des phrases ! d'une perfection ! qui m'a déclaré des sentiments qu'il n'osait me dire ; mais des sentiments d'une délicatesse assaisonnée d'un respect que j'ai trouvé d'une fadeur ! d'une fadeur !

DORANTE

Oh ! on respecte beaucoup ici, c'est le ton de la province. Mais vous cherchez Rosimond, Madame ?

DORIMÈNE

Oui, c'est un étourdi à qui j'ai à parler tête à tête ; et grâce à tous ces originaux qui m'ont obsédée, je n'en ai pas encore eu le temps : il nous a quitté. Où est-il ?

DORANTE

Je pense qu'il écrit à Paris, et je sors d'un entretien avec sa mère.

DORIMÈNE

Tant pis, cela n'est pas amusant, il vous en reste encore un air froid et raisonnable, qui me gagnerait si nous restions ensemble ; je vais faire un tour sur la terrasse : allez, Dorante, allez dire à Rosimond que je l'y attends.

DORANTE

Un moment, Madame, je suis chargé d'une petite commission pour vous ; c'est que je vous avertis que la Marquise ne trouve pas bon que vous entreteniez le Marquis.

DORIMÈNE

Elle ne le trouve pas bon ! Eh bien, vous verrez que je l'en trouverai meilleur.

DORANTE

Je n'en ai pas douté : mais ce n'est pas là tout ; je suis encore prié de vous inspirer l'envie de partir.

DORIMÈNE

Je n'ai jamais eu tant d'envie de rester.

DORANTE

Je n'en suis pas surpris ; cela doit faire cet effet-là.

DORIMÈNE

Je commençais à m'ennuyer ici, je ne m'y ennuie plus ; je m'y plais, je l'avoue ; sans ce discours de la Marquise, j'aurais pu me contenter de défendre à Rosimond de se marier, comme je l'avais résolu en venant ici : mais on ne veut pas que je le voie ? On souhaite que je parte ? Il m'épousera.

DORANTE

Cela serait très plaisant.

DORIMÈNE

Oh ! il m'épousera. Je pense qu'il n'y perdra pas : et vous, je veux aussi que vous nous aidiez à le débarrasser de cette petite fille ; je me propose un plaisir infini de ce qui va arriver ; j'aime à déranger les projets, c'est ma folie ; surtout, quand je les déränge d'une manière avantageuse. Adieu ; je prétends que vous épousiez Hortense, vous. Voilà ce que j'imagine ; réglez-vous là-dessus, entendez-vous ? Je vais trouver le Marquis.

DORANTE,

pendant qu'elle part.

Puisse la folle me dire vrai !

Scène III

ROSIMOND, DORANTE, FRONTIN.

ROSIMOND,

à Frontin en entrant.

Cherche, vois partout ; et sans dire qu'elle est à moi, demande-la à tout le monde ; c'est à peu près dans ces endroits-ci que je l'ai perdue.

FRONTIN

Je ferai ce que je pourrai, Monsieur.

ROSIMOND,

à Dorante.

Ah ! c'est toi, Dorante ; dis-moi, par hasard, n'aurais-tu point trouvé une lettre à terre ?

DORANTE

Non.

ROSIMOND

Cela m'inquiète.

DORANTE

Eh ! de qui est-elle ?

ROSIMOND

De Dorimène ; et malheureusement elle est d'un style un peu familier sur Hortense ; elle l'y traite de petite provinciale qu'elle ne veut pas que j'épouse, et ces bonnes gens-ci seraient un peu scandalisés de l'épithète.

DORANTE

Peut-être personne ne l'aura-t-il encore ramassé : et d'ailleurs, cela te chagrine-t-il tant ?

ROSIMOND

Ah ! Très doucement ; je ne m'en désespère pas.

DORANTE

Ce qui en doit arriver doit être fort indifférent à un homme comme toi.

ROSIMOND

Aussi me l'est-il. Parlons de Dorimène ; c'est elle qui m'embarrasse. Je t'avouerai confidemment que je ne sais qu'en faire. T'a-t-elle dit qu'elle n'est venue ici que pour m'empêcher d'épouser ?

Elle a quelque alliance avec ces gens-ci. Dès qu'elle a su que ma mère m'avait brusquement amené de Paris chez eux pour me marier, qu'a-t-elle fait ? Elle a une terre à quelques lieues de la leur, elle y est venue, et à peine arrivée, m'a écrit, par un exprès, qu'elle venait ici, et que je la verrais une heure après sa lettre, qui est celle que j'ai perdue.

DORANTE

Oui, j'étais chez elle alors, et j'ai vu partir l'exprès qui nous a précédé : mais enfin c'est une très aimable femme, et qui t'aime beaucoup.

ROSIMOND

J'en conviens. Il faut pourtant que tu m'aides à lui faire entendre raison.

DORANTE

Pourquoi donc ? Tu l'aimes aussi, apparemment, et cela n'est pas étonnant.

ROSIMOND

J'ai encore quelque goût pour elle, elle est vive, emportée, étourdie, bruyante. Nous avons lié une petite affaire de cœur ensemble ; et il y a deux mois que cela dure : deux mois, le terme est honnête ; cependant aujourd'hui, elle s'avise de se piquer d'une belle passion pour moi. Ce mariage-ci lui déplaît, elle ne veut pas que je l'achève, et de vingt galanteries qu'elle a eues en sa vie, il faut que la nôtre soit la seule qu'elle honore de cette opiniâtreté d'amour : il n'y a que moi à qui cela arrive.

DORANTE

Te voilà donc bien agité ? Quoi ! Tu crains les conséquences de l'amour d'une jolie femme, parce que tu te maries ! Tu as de ces sentiments bourgeois, toi Marquis ? Je ne te reconnais pas ! Je te croyais plus dégagé que cela ; j'osais quelquefois entretenir Hortense : mais je vois bien qu'il faut que je parte, et je n'y manquerai pas. Adieu.

ROSIMOND

Venez, venez ici. Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie-là ?

DORANTE

Elle est sage. Il me semble que la Marquise ne me voit pas volontiers ici, et qu'elle n'aime pas à me trouver en conversation avec Hortense ; et je te demande pardon de ce que je vais te dire, mais il m'a passé dans l'esprit que tu avais pu l'indisposer contre moi, et te servir de sa méchante humeur pour m'insinuer de m'en aller.

ROSIMOND

Mais, oui-da, je suis peut-être jaloux. Ma façon de vivre, jusqu'ici, m'a rendu fort suspect de cette petitesse. Débitez-la, Monsieur, débitez-la dans le monde. En vérité vous me faites pitié ! Avec cette opinion-là sur mon compte, valez-vous la peine qu'on vous désabuse ?

DORANTE

Je puis en avoir mal jugé ; mais ne se trompe-t-on jamais ?

ROSIMOND

Moi qui vous parle, suis-je plus à l'abri de la méchante humeur de ma mère ? Ne devrais-je pas, si je l'en crois, être aux genoux d'Hortense, et lui débiter mes langueurs ? J'ai tort de n'aller pas, une houlette à la main, l'entretenir de ma passion pastorale : elle vient de me quereller tout à l'heure, me reprocher mon indifférence ; elle m'a dit des injures, Monsieur, des injures : m'a traité de fat, d'impertinent, rien que cela, et puis je m'entends avec elle !

DORANTE

Ah ! voilà qui est fini, Marquis, je désavoue mon idée, et je t'en fais réparation.

ROSIMOND

Dites-vous vrai ? Êtes-vous bien sûr au moins que je pense comme il faut ?

DORANTE

Si sûr à présent, que si tu allais te prendre d'amour pour cette petite Hortense dont on veut faire ta femme, tu me le dirais, que je n'en croirais rien.

ROSIMOND

Que sait-on ? Il y a à craindre, à cause que je l'épouse, que mon cœur ne s'enflamme et ne prenne la chose à la lettre !

DORANTE

Je suis persuadé que tu n'es point fâché que je lui en conte.

ROSIMOND

Ah ! si fait ; très fâché. J'en boude, et si vous continuez, j'en serai au désespoir.

DORANTE

Tu te moques de moi, et je le mérite.

ROSIMOND,

riant.

Ha, ha, ha. Comment es-tu avec elle ?

DORANTE

Ni bien ni mal. Comment la trouves-tu toi ?

ROSIMOND

Moi, ma foi, je n'en sais rien, je ne l'ai pas encore trop vue ; cependant, il m'a paru qu'elle était assez gentille, l'air naïf, droit et guindé : mais jolie, comme je te dis. Ce visage-là pourrait devenir quelque chose s'il appartenait à une femme du monde, et notre provinciale n'en fait rien ; mais cela est bon pour une femme, on la prend comme elle vient.

DORANTE

Elle ne te convient guère. De bonne foi, l'épouseras-tu ?

ROSIMOND

Il faudra bien, puisqu'on le veut : nous l'épouserons ma mère et moi, si vous ne nous l'enlevez pas.

DORANTE

Je pense que tu ne t'en soucierais guère, et que tu me le pardonnerais.

ROSIMOND

Oh ! là-dessus, toutes les permissions du monde au suppliant, si elles pouvaient lui être bonnes à quelque chose. T'amuse-t-elle ?

DORANTE

Je ne la hais pas.

ROSIMOND

Tout de bon ?

DORANTE

Oui : comme elle ne m'est pas destinée, je l'aime assez.

ROSIMOND

Assez ? Je vous le conseille ! De la passion, Monsieur, des mouvements pour me divertir, s'il vous plaît. En sens-tu déjà un peu ?

DORANTE

Quelquefois. Je n'ai pas ton expérience en galanterie ; je ne suis là-dessus qu'un écolier qui n'a rien vu.

ROSIMOND,

riant.

Ah ! vous l'aimez, Monsieur l'écolier : ceci est sérieux, je vous défends de lui plaire.

DORANTE

Je n'oublie cependant rien pour cela, ainsi laisse-moi partir ; la peur de te fâcher me reprend.

ROSIMOND,

riant.

Ah ! ah ! ah ! que tu es réjouissant !

Scène IV

MARTON, DORANTE, ROSIMOND.

DORANTE,

riant aussi.

Ah ! ah ! ah ! Où est votre maîtresse, Marton ?

MARTON

Dans la grande allée, où elle se promène, Monsieur, elle vous demandait tout à l'heure.

ROSIMOND

Rien que lui, Marton ?

MARTON

Non, que je sache.

DORANTE

Je te laisse, Marquis, je vais la rejoindre.

ROSIMOND

Attends, nous irons ensemble.

MARTON

Monsieur, j'aurais un mot à vous dire.

ROSIMOND

À moi, Marton ?

MARTON

Oui, Monsieur.

DORANTE

Je vais donc toujours devant.

ROSIMOND,

à part.

Rien que lui ? C'est qu'elle est piquée.

Scène V

ROSIMOND, MARTON.

ROSIMOND

De quoi s'agit-il, Marton ?

MARTON

D'une lettre que j'ai trouvée, Monsieur, et qui est apparemment celle que vous avez tantôt reçue de Frontin.

ROSIMOND

Donne, j'en étais inquiet.

MARTON

La voilà.

ROSIMOND

Tu ne l'as montrée à personne, apparemment ?

MARTON

Il n'y a qu'Hortense et son père qui l'ont vue, et je ne la leur ai montrée que pour savoir à qui elle appartenait.

ROSIMOND

Eh ! ne pouviez-vous pas le voir vous-même ?

MARTON

Non, Monsieur, je ne sais pas lire, et d'ailleurs, vous en aviez gardé l'enveloppe.

ROSIMOND

Et ce sont eux qui vous ont dit que la lettre m'appartenait ? Ils l'ont donc lue ?

MARTON

Vraiment oui, Monsieur, ils n'ont pu juger qu'elle était à vous que sur la lecture qu'ils en ont fait.

ROSIMOND

Hortense présente ?

MARTON

Sans doute. Est-ce que cette lettre est de quelque conséquence ? Y a-t-il quelque chose qui les concerne ?

ROSIMOND

Il vaudrait mieux qu'ils ne l'eussent point vue.

MARTON

J'en suis fâchée.

ROSIMOND

Cela est désagréable. Et qu'en a dit Hortense ?

MARTON

Rien, Monsieur, elle n'a pas paru y faire attention : mais comme on m'a chargé de vous la rendre, voulez-vous que je dise que vous ne l'avez pas reconnue ?

ROSIMOND

L'offre est obligeante et je l'accepte ; j'allais vous en prier.

MARTON

Oh ! de tout mon cœur, je vous le promets, quoique ce soit une précaution assez inutile, comme je vous dis, car ma maîtresse ne vous en parlera seulement pas.

ROSIMOND

Tant mieux, tant mieux, je ne m'attendais pas à tant de modération ; serait-ce que notre mariage lui déplût ?

MARTON

Non, cela ne va pas jusque-là ; mais elle ne s'y intéresse pas extrêmement non plus.

ROSIMOND

Vous l'a-t-elle dit, Marton ?

MARTON

Oh ! plus de dix fois, Monsieur, et vous le savez bien, elle vous l'a dit à vous-même.

ROSIMOND

Point du tout, elle a, ce me semble, parlé de différer et non pas de rompre : mais que ne s'est-elle expliquée ? je ne me serais pas avisé de soupçonner son éloignement pour moi, il faut être fait à se douter de pareille chose !

MARTON

Il est vrai qu'on est presque sûr d'être aimé quand on vous ressemble, aussi ma maîtresse vous aurait-elle épousé d'abord assez volontiers : mais je ne sais, il y a eu du malheur, vos façons l'ont choquée.

ROSIMOND

Je ne les ai pas prises en province, à la vérité.

MARTON

Eh ! Monsieur, à qui le dites-vous ? Je suis persuadée qu'elles sont toutes des meilleures : mais, tenez, malgré cela je vous avoue moi-même que je ne pourrais pas m'empêcher d'en rire si je ne me retenais pas, tant elles nous paraissent plaisantes à nous autres provinciales ; c'est que nous sommes des ignorantes. Adieu, Monsieur, je vous salue.

ROSIMOND

Doucement, confiez-moi ce que votre maîtresse y trouve à redire.

MARTON

Eh ! Monsieur, ne prenez pas garde à ce que nous en pensons : je vous dis que tout nous y paraît comique. Vous savez bien que vous avez peur de faire l'amoureux de ma maîtresse, parce qu'apparemment cela ne serait pas de bonne grâce dans un joli homme comme vous ; mais comme Hortense est aimable et qu'il s'agit de l'épouser, nous trouvons cette peur-là si burlesque ! si bouffonne ! qu'il n'y a point de comédie qui nous divertisse tant ; car il est sûr que vous auriez plu à Hortense si vous ne l'aviez pas fait rire : mais ce qui fait rire n'attendrit plus, et je vous dis cela pour vous divertir vous-même.

ROSIMOND

C'est aussi tout l'usage que j'en fais.

MARTON

Vous avez raison, Monsieur, je suis votre servante. (*Elle revient.*) Seriez-vous encore curieux d'une de nos folies ? Dès que Dorante et Dorimène sont arrivés ici, vous avez dit qu'il fallait que Dorante aimât ma maîtresse, pendant que vous feriez l'amour à Dorimène, et cela à la veille d'épouser Hortense ; Monsieur, nous en avons pensé mourir de rire, ma maîtresse et moi ! Je lui ai pourtant dit qu'il fallait bien que vos airs fussent dans les règles du bon savoir-vivre. Rien ne l'a persuadée ; les gens de ce pays-ci ne sentent point le mérite de ces manières-là ; c'est autant de perdu. Mais je m'amuse trop. Ne dites mot, je vous prie.

ROSIMOND

Eh bien, Marton, il faudra se corriger : j'ai vu quelques benêts de la province, et je les copierai.

MARTON

Oh ! Monsieur, n'en prenez pas la peine ; ce ne serait pas en contrefaisant le benêt que vous feriez revenir les bonnes dispositions où ma maîtresse était pour vous ; ce que je vous dis sous le secret, au moins ; mais vous ne réussiriez, ni comme benêt ni comme comique. Adieu, Monsieur.

Scène VI

ROSIMOND, DORIMÈNE.

ROSIMOND,
un moment seul.

Eh bien, cela me guérit d'Hortense ; cette fille qui m'aime et qui se résout à me perdre, parce que je ne donne pas dans la fadeur de languir pour elle ! Voilà une sottise enfant ! Allons pourtant la trouver.

DORIMÈNE
Que devenez-vous donc, Marquis ? On ne sait où vous prendre ? Est-ce votre future qui vous occupe ?

ROSIMOND
Oui, je m'occupais des reproches qu'on me faisait de mon indifférence pour elle, et je vais tâcher d'y mettre ordre ; elle est là-bas avec Dorante, y venez-vous ?

DORIMÈNE
Arrêtez, arrêtez ; il s'agit de mettre ordre à quelque chose de plus important. Quand est-ce donc que cette indifférence qu'on vous reproche pour elle lui fera prendre son parti ? Il me semble que cela demeure bien longtemps à se déterminer. À qui est-ce la faute ?

ROSIMOND
Ah ! vous me querellez aussi ! Dites-moi, que voulez-vous qu'on fasse ? Ne sont-ce pas nos parents qui décident de cela ?

DORIMÈNE
Qu'est-ce que c'est que des parents, Monsieur ? C'est l'amour que vous avez pour moi, c'est le vôtre, c'est le mien qui en décideront, s'il vous plaît. Vous ne mettrez pas des volontés de parents en parallèle avec des raisons de cette force-là, sans doute, et je veux demain que tout cela finisse.

ROSIMOND
Le terme est court, on aurait de la peine à faire ce que vous dites là ; je désespère d'en venir à bout, moi, et vous en parlez bien à votre aise.

DORIMÈNE
Ah ! je vous trouve admirable ! Nous sommes à Paris, je vous perds deux jours de vue ; et dans cet intervalle, j'apprends que vous êtes parti avec votre mère pour aller vous marier, pendant que vous m'aimez, pendant qu'on vous aime, et qu'on vient tout récemment, comme vous le savez, de congédier là-bas le Chevalier, pour n'avoir de liaison de cœur qu'avec vous ? Non, Monsieur, vous ne vous marierez point : n'y songez pas, car il n'en sera rien, cela est décidé ; votre mariage me déplaît. Je le passerais à un autre ; mais avec vous ! Je ne suis pas de cette humeur-là, je ne saurais ; vous êtes un étourdi, pourquoi vous jetez-vous dans cet inconvénient ?

ROSIMOND
Faites-moi donc la grâce d'observer que je suis la victime des arrangements de ma mère.

DORIMÈNE
La victime ! Vous m'édifiez beaucoup, vous êtes un petit garçon bien obéissant.

ROSIMOND
Je n'aime pas à la fâcher, j'ai cette faiblesse-là, par exemple.

DORIMÈNE
Le poltron ! Eh bien, gardez votre faiblesse : j'y suppléerai, je parlerai à votre prétendue.

ROSIMOND

Ah ! que je vous reconnais bien à ces tendres inconsidérations-là ! Je les adore. Ayons pourtant un peu plus de flegme ici ; car que lui direz-vous ? Que vous m'aimez ?

DORIMÈNE

Que nous nous aimons.

ROSIMOND

Voilà qui va fort bien ; mais vous ressouvenez-vous que vous êtes en province, où il y a des règles, des maximes de décence qu'il ne faut point choquer ?

DORIMÈNE

Plaisantes maximes ! Est-il défendu de s'aimer, quand on est aimable ? Ah ! il y a des puérlités qui ne doivent pas arrêter. Je vous épouserai, Monsieur, j'ai du bien, de la naissance, qu'on nous marie ; c'est peut-être le vrai moyen de me guérir d'un amour que vous ne méritez pas que je conserve.

ROSIMOND

Nous marier ! Des gens qui s'aiment ! Y songez-vous ? Que vous a fait l'amour pour le pousser à bout ? Allons trouver la compagnie.

DORIMÈNE

Nous verrons. Surtout, point de mariage ici, commençons par là. Mais que vous veut Frontin ?

Scène VII

ROSIMOND, DORIMÈNE, FRONTIN.

FRONTIN,

tout essoufflé.

Monsieur, j'ai un mot à vous dire.

ROSIMOND

Parle.

FRONTIN

Il faut que nous soyons seuls, Monsieur.

DORIMÈNE

Et moi je reste parce que je suis curieuse.

FRONTIN

Monsieur, Madame est de trop ; la moitié de ce que j'ai à vous dire est contre elle.

DORIMÈNE

Marquis, faites parler ce faquin-là.

ROSIMOND

Parleras-tu, maraud ?

FRONTIN

J'enrage ; mais n'importe. Eh bien, Monsieur, ce que j'ai à vous dire, c'est que Madame ici nous portera malheur à tous deux.

DORIMÈNE

Le sot !

ROSIMOND

Comment ?

FRONTIN

Où, Monsieur, si vous ne changez pas de façon, nous ne tenons plus rien. Pendant que Madame vous amuse, Dorante nous égorge.

ROSIMOND

Que fait-il donc ?

FRONTIN

L'amour, Monsieur, l'amour, à votre belle Hortense !

DORIMÈNE

Votre belle : voilà une épithète bien placée !

FRONTIN

Je défie qu'on la place mieux ; si vous entendiez là-bas comme il se démène, comme les déclarations vont dru, comme il entasse les soupirs, j'en ai déjà compté plus de trente de la dernière conséquence, sans parler des génuflexions, des exclamations : Madame, par-ci, Madame, par-là ! Ah, les beaux yeux ! ah ! les belles mains ! Et ces mains-là, Monsieur, il ne les marchande pas, il en attrape toujours quelqu'une, qu'on retire... couci, couci, et qu'il baise avec un appétit qui me désespère ; je l'ai laissé comme il en retenait une sur qui il s'était déjà jeté plus de dix fois, malgré qu'on en eût, ou qu'on n'en eût pas, et j'ai peur qu'à la fin elle ne lui reste.

ROSIMOND ET DORIMÈNE,

riant.

Hé, hé, hé...

ROSIMOND

Cela est pourtant vif !

FRONTIN

Vous riez ?

ROSIMOND,

riant, parlant de Dorimène.

Où, cette main-ci voudra peut-être bien me dédommager du tort qu'on me fait sur l'autre.

DORIMÈNE,

lui donnant la main.

Il y a de l'équité.

ROSIMOND,

lui baisant la main.

Qu'en dis-tu, Frontin, suis-je si à plaindre ?

FRONTIN

Monsieur, on sait bien que Madame a des mains ; mais je vous trouve toujours en arrière.

DORIMÈNE

Renvoyez cet homme-là, Monsieur ; j'admire votre sang-froid.

ROSIMOND

Va-t'en. C'est Marton qui lui a tourné la cervelle !

FRONTIN

Non, Monsieur, elle m'a corrigé, j'étais petit-maître aussi bien qu'un autre ; je ne voulais pas aimer Marton que je dois épouser, parce que je croyais qu'il était malhonnête d'aimer sa future ; mais cela n'est pas vrai, Monsieur, fiez-vous à ce que je dis, je n'étais qu'un sot, je l'ai bien compris. Faites comme moi, j'aime à présent de tout mon cœur, et je le dis tant qu'on veut : suivez mon exemple ; Hortense vous plaît, je l'ai remarqué, ce n'est que pour être joli homme, que vous la laissez là, et vous ne serez point joli, Monsieur.

DORIMÈNE

Marquis, que veut-il donc dire avec son Hortense, qui vous plaît ? Qu'est-ce que cela signifie ? Quel travers vous donne-t-il là ?

ROSIMOND

Qu'en sais-je ? Que voulez-vous qu'il ait vu ? On veut que je l'épouse, et je l'épouserai ; d'empressement, on ne m'en a pas vu beaucoup jusqu'ici, je ne pourrai pourtant me dispenser d'en avoir, et j'en aurai parce qu'il le faut : voilà tout ce que j'y sache ; vous allez bien vite. (*À Frontin.*) Retire-toi.

FRONTIN

Quel dommage de négliger un cœur tout neuf ! cela est si rare !

DORIMÈNE

Partira-t-il ?

ROSIMOND

Va-t'en donc ! Faut-il que je te chasse ?

FRONTIN

Je n'ai pas tout dit, la lettre est retrouvée, Hortense et Monsieur le Comte l'ont lue d'un bout à l'autre, mettez-y ordre ; ce maudit papier est encore de Madame.

DORIMÈNE

Quoi ! parle-t-il du billet que je vous ai envoyé ici de chez moi ?

ROSIMOND

C'est du même que j'avais perdu.

DORIMÈNE

Eh bien, le hasard est heureux, cela les met au fait.

ROSIMOND

Oh, j'ai pris mon parti là-dessus, je m'en démêlerai bien : Frontin nous tirera d'affaire.

FRONTIN

Moi, Monsieur ?

ROSIMOND

Oui, toi-même.

DORIMÈNE

On n'a pas besoin de lui là-dedans, il n'y a qu'à laisser aller les choses.

ROSIMOND

Ne vous embarrassez pas, voici Hortense et Dorante qui s'avancent, et qui paraissent s'entretenir avec assez de vivacité.

FRONTIN

Eh bien ! Monsieur, si vous ne m'en croyez pas, cachez-vous un moment derrière cette petite palissade, pour entendre ce qu'ils disent, vous aurez le temps, ils ne vous voient point.
Frontin s'en va.

ROSIMOND

Il n'y aurait pas grand mal, le voulez-vous, Madame ? C'est une petite plaisanterie de campagne.

DORIMÈNE

Oui-da ! cela nous divertira.

Scène VIII

ROSIMOND, DORIMÈNE, AU BOUT DU THÉÂTRE, DORANTE, HORTENSE, À L'AUTRE BOUT.

HORTENSE

Je vous crois sincère, Dorante ; mais quels que soient vos sentiments, je n'ai rien à y répondre jusqu'ici ; on me destine à un autre. (*À part.*) Je crois que je vois Rosimond.

DORANTE

Il sera donc votre époux, Madame ?

HORTENSE

Il ne l'est pas encore. (*À part.*) C'est lui avec Dorimène.

DORANTE

Je n'oserais vous demander s'il est aimé.

HORTENSE

Ah ! doucement, je n'hésite point à vous dire que non.

DORIMÈNE,

à Rosimond.

Cela vous afflige-t-il ?

ROSIMOND

Il faut qu'elle m'ait vu.

HORTENSE

Ce n'est pas que j'aie de l'éloignement pour lui, mais si j'aime jamais, il en coûtera un peu davantage pour me rendre sensible ! Je n'accorderai mon cœur qu'aux soins les plus tendres, qu'à tout ce que l'amour aura de plus respectueux, de plus soumis : il faudra qu'on me dise mille fois : je vous aime, avant que je le croie, et que je m'en soucie ; qu'on se fasse une affaire de la dernière importance de me le persuader ; qu'on ait la modestie de craindre d'aimer en vain, et qu'on me demande enfin mon cœur comme une grâce qu'on sera trop heureux d'obtenir. Voilà à quel prix j'aimerai, Dorante, et je n'en rabattrai rien ; il est vrai qu'à ces conditions-là, je cours risque de rester insensible, surtout de la part d'un homme comme le Marquis, qui n'en est pas réduit à ne soupirer que pour une provinciale, et qui, au pis-aller, a touché le cœur de Dorimène.

DORIMÈNE,

après avoir écouté.

Au pis-aller ! dit-elle, au pis-aller ! avançons, Marquis !

ROSIMOND

Quel est donc votre dessein ?

DORIMÈNE

Laissez-moi faire, je ne gênerai rien.

HORTENSE

Quoi ! vous êtes là, Madame ?

DORIMÈNE

Eh oui, Madame, j'ai eu le plaisir de vous entendre ; vous peignez si bien ! Qui est-ce qui me prendrait pour un pis-aller ? Cela me ressemble tout à fait pourtant. Je vous apprends en revanche que vous nous tirez d'un grand embarras ; Rosimond vous est indifférent, et c'est fort bien fait ; il n'osait vous le dire, mais je parle pour lui ; son pis-aller lui est cher, et tout cela vient à merveille.

ROSIMOND,

riant.

Comment donc, vous parlez pour moi ? Mais point du tout, Comtesse ! Finissons, je vous prie ; je ne reconnais point là mes sentiments.

DORIMÈNE

Taisez-vous, Marquis ; votre politesse ici consiste à garder le silence ; imaginez-vous que vous n'y êtes point.

ROSIMOND

Je vous dis qu'il n'est pas question de politesse, et que ce n'est pas là ce que je pense.

DORIMÈNE

Il bat la campagne. Ne faut-il pas en venir à dire ce qui est vrai ? Votre cœur et le mien sont engagés, vous m'aimez.

ROSIMOND,

en riant.

Eh ! qui est-ce qui ne vous aimerait pas ?

DORIMÈNE

L'occasion se présente de le dire et je le dis ; il faut bien que Madame le sache.

ROSIMOND

Oui, ceci est sérieux.

DORIMÈNE

Elle s'en doutait ; je ne lui apprends presque rien.

ROSIMOND

Ah, très peu de chose !

DORIMÈNE

Vous avez beau m'interrompre, on ne vous écoute pas. Voudriez-vous l'épouser, Hortense, prévenu d'une autre passion ? Non, Madame. Il faut qu'un mari vous aime, votre cœur ne s'en passerait pas ; ce sont vos usages, ils sont fort bons ; n'en sortez point, et travaillons de concert à rompre votre mariage.

ROSIMOND

Parbleu, Mesdames, je vous traverserai donc, car je vais travailler à le conclure !

HORTENSE

Eh ! non, Monsieur, vous ne vous ferez point ce tort-là, ni à moi non plus.

DORANTE

En effet, Marquis, à quoi bon feindre ? Je sais ce que tu penses, tu me l'as confié ; d'ailleurs, quand je t'ai dit mes sentiments pour Madame, tu ne les as pas désapprouvés.

ROSIMOND

Je ne me souviens point de cela, et vous êtes un étourdi, qui me ferez des affaires avec Hortense.

HORTENSE

Eh ! Monsieur, point de mystère ! Vous n'ignorez pas mes dispositions, et il ne s'agit point ici de compliments.

ROSIMOND

Eh ! Madame, faites-vous quelque attention à ce qu'on dit là ? Ils se divertissent.

DORANTE

Mais, parlons français. Est-ce que tu aimes Madame ?

ROSIMOND

Ah ! je suis ravi de vous voir curieux ; c'est bien à vous à qui j'en dois rendre compte. (*À Hortense.*) Je ne suis pas embarrassé de ma réponse : mais approuvez, je vous prie, que je mortifie sa curiosité.

DORIMÈNE,

riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !... il me prend envie aussi de lui demander s'il m'aime ? voulez-vous gager qu'il n'osera me l'avouer ? m'aimez-vous, Marquis ?

ROSIMOND

Courage, je suis en butte aux questions.

DORIMÈNE

Ne l'ai-je pas dit ?

ROSIMOND,

à Hortense.

Et vous, Madame, serez-vous la seule qui ne m'en ferez point ?

HORTENSE

Je n'ai rien à savoir.

Scène IX

FRONTIN, ROSIMOND, DORIMÈNE, DORANTE, HORTENSE.

FRONTIN

Monsieur, je vous avertis que voilà votre mère avec Monsieur le Comte, qui vous cherchent, et qui viennent vous parler.

ROSIMOND,

à Frontin.

Reste ici.

DORANTE

Je te laisse donc, Marquis.

Il sort.

DORIMÈNE

Adieu, je reviendrai savoir ce qu'ils vous auront dit.

Elle sort.

HORTENSE

Et moi je vous laisse penser à ce que vous leur direz.

ROSIMOND

Un moment, Madame ; que tout ce qui vient de se passer ne vous fasse aucune impression : vous voyez ce que c'est que Dorimène ; vous avez dû démêler son esprit et la trouver singulière. C'est une manière de petit-maître en femme qui tire sur le coquet, sur le cavalier même, n'y faisant pas grande façon pour dire ses sentiments, et qui s'avise d'en avoir pour moi, que je ne saurais brusquer comme vous voyez ; mais vous croyez bien qu'on sait faire la différence des personnes ; on distingue, Madame, on distingue. Hâtons-nous de conclure pour finir tout cela, je vous en supplie.

HORTENSE

Monsieur, je n'ai pas le temps de vous répondre ; on approche. Nous nous verrons tantôt.

Elle sort.

ROSIMOND,
quand elle part.
La voilà, je crois, radoucie.

Scène X

FRONTIN, ROSIMOND.

FRONTIN
Je n'ai que faire ici, Monsieur ?

ROSIMOND
Reste, il va peut-être question de ce billet perdu, et il faut que tu le prennes sur ton compte.

FRONTIN
Vous n'y songez pas, Monsieur ! Le diable, qui a bien des secrets, n'aurait pas celui de persuader les gens, s'il était à ma place ; d'ailleurs Marton sait qu'il est à vous.

ROSIMOND
Je le veux, Frontin, je le veux, je suis convenu avec Marton qu'elle dirait que je n'ai su ce que c'était ; ainsi, imaginez, faites comme il vous plaira, mais tirez-moi d'intrigue.

Scène XI

ROSIMOND, FRONTIN, LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE
Mon fils, Monsieur le Comte a besoin d'un éclaircissement, sur certaine lettre sans adresse, qu'on a trouvée et qu'on croit s'adresser à vous ? Dans la conjoncture où vous êtes, il est juste qu'on soit instruit là-dessus ; parlez-nous naturellement, le style en est un peu libre sur Hortense ; mais on ne s'en prend point à vous.

ROSIMOND
Tout ce que je puis dire à cela, Madame, c'est que je n'ai point perdu de lettre.

LE COMTE
Ce n'est pourtant qu'à vous qu'on peut avoir écrit celle dont nous parlons, Monsieur le Marquis ; et j'ai dit même à Marton de vous la rendre. Vous l'a-t-elle rapportée ?

ROSIMOND
Oui, elle m'en a montré une qui ne m'appartenait point. (*À Frontin.*) À propos, ne m'as-tu pas dit, toi, que tu en avais perdu une ? C'est peut-être la tienne.

FRONTIN
Monsieur, oui, je ne m'en ressouvenais plus ; mais cela se pourrait bien.

LE COMTE
Non, non, on vous y parle à vous positivement, le nom de Marquis y est répété deux fois, et on y signe la Comtesse pour tout nom, ce qui pourrait convenir à Dorimène.

ROSIMOND,
à Frontin.
Eh bien, qu'en dis-tu ? Nous rendras-tu raison de ce que cela veut dire ?

FRONTIN
Mais, oui, je me rappelle du Marquis dans cette lettre ; elle est, dites-vous, signée la Comtesse ? Oui, Monsieur, c'est cela même, Comtesse et Marquis, voilà l'histoire.

LE COMTE,

riant.

Hé, hé, hé ! Je ne savais pas que Frontin fût un Marquis déguisé, ni qu'il fût en commerce de lettres avec des Comtesses.

LA MARQUISE

Mon fils, cela ne paraît pas naturel.

ROSIMOND,

à Frontin.

Mais, te plaira-t-il de t'expliquer mieux ?

FRONTIN

Eh vraiment oui, il n'y a rien de si aisé ; on m'y appelle Marquis, n'est-il pas vrai ?

LE COMTE

Sans doute.

FRONTIN

Ah la folle ! On y signe Comtesse ?

LA MARQUISE

Eh bien !

FRONTIN

Ah ! ah ! ah ! l'extravagante.

ROSIMOND

De qui parles-tu ?

FRONTIN

D'une étourdie que vous connaissez, Monsieur ; de Lisette.

LA MARQUISE

De la mienne ? de celle que j'ai laissée à Paris ?

FRONTIN

D'elle-même.

LE COMTE,

riant.

Et le nom de Marquis, d'où te vient-il ?

FRONTIN

De sa grâce, je suis un Marquis de la promotion de Lisette, comme elle est Comtesse de la promotion de Frontin, et cela est ordinaire. (*Au Comte.*) Tenez Monsieur, je connais un garçon qui avait l'honneur d'être à vous pendant votre séjour à Paris, et qu'on appelait familièrement Monsieur le Comte. Vous étiez le premier, il était le second. Cela ne se pratique pas autrement ; voilà l'usage parmi nous autres subalternes de qualité, pour établir quelque subordination entre la livrée bourgeoise et nous ; c'est ce qui nous distingue.

ROSIMOND

Ce qu'il vous dit est vrai.

LE COMTE,

riant.

Je le veux bien ; tout ce qui m'inquiète, c'est que ma fille a vu cette lettre, elle ne m'en a pourtant pas paru moins tranquille : mais elle est réservée, et j'aurais peur qu'elle ne crût pas l'histoire des promotions de Frontin si aisément.

ROSIMOND

Mais aussi, de quoi s'avisent ces marauds-là ?

FRONTIN

Monsieur, chaque nation a ses coutumes ; voilà les coutumes de la nôtre.

LE COMTE

Il y pourrait, pourtant, rester une petite difficulté ; c'est que dans cette lettre on y parle d'une provinciale, et d'un mariage avec elle qu'on veut empêcher en venant ici, cela ressemblerait assez à notre projet.

LA MARQUISE

J'en conviens.

ROSIMOND

Parle !

FRONTIN

Oh ! bagatelle. Vous allez être au fait. Je vous ai dit que nous prenions vos titres.

LE COMTE

Oui, vous prenez le nom de vos maîtres. Mais voilà tout apparemment.

FRONTIN

Oui, Monsieur, mais quand nos maîtres passent par le mariage, nous autres, nous quittons le célibat ; le maître épouse la maîtresse, et nous la suivante, c'est encore la règle ; et par cette règle que j'observerai, vous voyez bien que Marton me revient. Lisette, qui est là-bas, le sait, Lisette est jalouse, et Marton est tout de suite une provinciale, et tout de suite on menace de venir empêcher le mariage ; il est vrai qu'on n'est pas venu, mais on voulait venir.

LA MARQUISE

Tout cela se peut, Monsieur le Comte, et d'ailleurs il n'est pas possible de penser que mon fils préférât Dorimène à Hortense, il faudrait qu'il fût aveugle.

ROSIMOND

Monsieur est-il bien convaincu ?

LE COMTE

N'en parlons plus, ce n'est pas même votre amour pour Dorimène qui m'inquiéterait ; je sais ce que c'est que ces amours-là : entre vous autre gens du bel air, souffrez que je vous dise que vous ne vous aimez guère, et Dorimène notre alliée est un peu sur ce ton-là. Pour vous, Marquis, croyez-moi, ne donnez plus dans ces façons, elles ne sont pas dignes de vous ; je vous parle déjà comme à mon gendre ; vous avez de l'esprit et de la raison, et vous êtes né avec tant d'avantages, que vous n'avez pas besoin de vous distinguer par de faux airs ; restez ce que vous êtes, vous en vaudrez mieux ; mon âge, mon estime pour vous, et ce que je vais vous devenir me permettent de vous parler ainsi.

ROSIMOND

Je n'y trouve point à redire.

LA MARQUISE

Et je vous prie, mon fils, d'y faire attention.

LE COMTE

Changeons de discours ; Marton est-elle là ? Regarde, Frontin.

FRONTIN

Oui, Monsieur, je l'aperçois qui passe avec ces dames. (*Il l'appelle.*) Marton !

MARTON

paraît.

Qu'est-ce qui me demande ?

LE COMTE

Dites à ma fille de venir.

MARTON

La voilà qui s'avance, Monsieur.

Scène XII

HORTENSE, DORIMÈNE, DORANTE, ROSIMOND, LA MARQUISE, LE COMTE, MARTON, FRONTIN.

LE COMTE

Approchez, Hortense, il n'est plus nécessaire d'attendre mon frère ; il me l'écrit lui-même, et me mande de conclure, ainsi nous signons le contrat ce soir, et nous vous marions demain.

HORTENSE,

se mettant à genoux.

Signer le contrat ce soir, et demain me marier ! Ah ! mon père, souffrez que je me jette à vos genoux pour vous conjurer qu'il n'en soit rien ; je ne croyais pas qu'on irait si vite, et je devais vous parler tantôt.

LE COMTE,

relevant sa fille et se tournant du côté de la Marquise.

J'ai prévu ce que je vois là. Ma fille, je sens les motifs de votre refus ; c'est ce billet qu'on a perdu qui vous alarme ; mais Rosimond dit qu'il ne sait ce que c'est. Et Frontin...

HORTENSE

Rosimond est trop honnête homme pour le nier sérieusement, mon père ; les vues qu'on avait pour nous ont peut-être pu l'engager d'abord à le nier ; mais j'ai si bonne opinion de lui, que je suis persuadée qu'il ne le désavouera plus. (*À Rosimond.*) Ne justifierez-vous pas ce que je dis là, Monsieur ?

ROSIMOND

En vérité, Madame, je suis dans une si grande surprise...

HORTENSE

Marton vous l'a vu recevoir, Monsieur.

FRONTIN

Eh non ! celui-là était à moi, Madame : je viens d'expliquer cela ; demandez.

HORTENSE

Marton ! On vous a dit de le rendre à Rosimond, l'avez-vous fait ? dites la vérité ?

MARTON

Ma foi, Monsieur, le cas devient trop grave, il faut que je parle ! Oui, Madame, je l'ai rendu à Monsieur qui l'a remis dans sa poche ; je lui avais promis de dire qu'il ne l'avait pas repris, sous prétexte qu'il ne lui appartenait pas, et j'aurais glissé cela tout doucement si les choses avaient glissé de même : mais j'avais promis un petit mensonge, et non pas un faux serment, et c'en serait un que de badiner avec des interrogations de cette force-là ; ainsi donc, Madame, j'ai rendu le billet, Monsieur l'a repris ; et si Frontin dit qu'il est à lui, je suis obligée en conscience de déclarer que Frontin est un fripon.

FRONTIN

Je ne l'étais que pour le bien de la chose, moi, c'était un service d'ami que je rendais.

MARTON

Je me rappelle même que Monsieur, en ouvrant le billet que Frontin lui donnait, s'est écrié : c'est de ma folle de Comtesse ! Je ne sais de qui il parlait.

LE COMTE,

à Dorimène.

Je n'ose vous dire que j'en ai reconnu l'écriture ; j'ai reçu de vos lettres, Madame.

DORIMÈNE

Vous jugez bien que je n'attendrai pas les explications ; qu'il les fasse. (*Elle sort.*)

LA MARQUISE,

sortant aussi.

Il peut épouser qui il voudra, mais je ne veux plus le voir, et je le déshérite.

LE COMTE,

qui la suit.

Nous ne vous laisserons pas dans ce dessein-là, Marquise.

Hortense les suit.

DORANTE,

à Rosimond en s'en allant.

Ne t'inquiète pas, nous apaiserons la Marquise, et heureusement te voilà libre.

FRONTIN

Et cassé.

Scène XIII

FRONTIN, ROSIMOND

ROSIMOND

regarde Frontin, puis rit.

Ah ! ah ! ah !

FRONTIN

J'ai vu qu'on pleurait de ses pertes, mais je n'en ai jamais vu rire ; il n'y a pourtant plus d'Hortense.

ROSIMOND

Je la regrette, dans le fond.

FRONTIN

Elle ne vous regrette guère, elle.

ROSIMOND

Plus que tu ne crois, peut-être.

FRONTIN

Elle en donne de belles marques !

ROSIMOND

Ce qui m'en fâche, c'est que me voilà pourtant obligé d'épouser cette folle de comtesse ; il n'y a point d'autre parti à prendre ; car, à propos de quoi Hortense me refuserait-elle, si ce n'est à cause de Dorimène ? Il faut qu'on le sache, et qu'on n'en doute pas : je suis outré ; allons, tout n'est pas désespéré, je parlerai à Hortense, et je la ramènerai. Qu'en dis-tu ?

FRONTIN

Rien. Quand je suis affligé ; je ne pense plus.

ROSIMOND

Oh ! que veux-tu que j'y fasse ?

Acte III

Scène première

HORTENSE, MARTON, FRONTIN.

HORTENSE

Je ne sais plus quel parti prendre.

MARTON

Il est, dit-on, dans une extrême agitation, il se fâche, il fait l'indifférent, à ce que dit Frontin ; il va trouver Dorimène, il la quitte ; quelquefois il soupire ; ainsi, ne vous rebutez pas, Madame ; voyez ce qu'il vous veut, et ce que produira le désordre d'esprit où il est ; allons jusqu'au bout.

HORTENSE

Oui, Marton, je le crois touché, et c'est là ce qui m'en rebute le plus ; car qu'est-ce que c'est que la ridicule d'un homme qui m'aime, et qui, par vaine gloire, n'a pu encore se résoudre à me le dire aussi franchement, aussi naïvement qu'il le sent ?

MARTON

Eh ! Madame, plus il se débat, et plus il s'affaiblit ; il faut bien que son impertinence s'épuise ; achevez de l'en guérir. Quel reproche ne vous feriez-vous pas un jour s'il s'en retournait ridicule ? Je lui avais donné de l'amour, vous diriez-vous, et ce n'est pas là un présent si rare ; mais il n'avait point de raison, je pouvais lui en donner, il n'y avait peut-être que moi qui en fût capable ; et j'ai laissé partir cet honnête homme sans lui rendre ce service-là qui nous aurait tant accommodé tous deux. Cela est bien dur ; je ne méritais pas les beaux yeux que j'ai.

HORTENSE

Tu badines, et je ne ris point, car si je ne réussis pas, je serai désolée, je te l'avoue ; achevons pourtant.

MARTON

Ne l'épargnez point : désespérez-le pour le vaincre ; Frontin là-bas attend votre réponse pour la porter à son maître. Lui dira-t-il qu'il vienne ?

HORTENSE

Dis-lui d'approcher.

MARTON,

à Frontin.

Avance.

HORTENSE

Sais-tu ce que me veut ton maître ?

FRONTIN

Hélas, Madame, il ne le sait pas lui-même, mais je crois le savoir.

HORTENSE

Apparemment qu'il a quelque motif, puisqu'il demande à me voir.

FRONTIN

Non, Madame, il n'y a encore rien de réglé là-dessus ; et en attendant, c'est par force qu'il demande à vous voir ; il ne saurait faire autrement : Il n'y a pas moyen qu'il s'en passe ; il faut qu'il vienne.

HORTENSE

Je ne t'entends point.

FRONTIN

Je ne m'entends pas trop non plus, mais je sais bien ce que je veux dire.

MARTON

C'est son cœur qui le mène en dépit qu'il en ait, voilà ce que c'est.

FRONTIN

Tu l'as dit : c'est son cœur qui a besoin du vôtre, Madame ; qui voudrait l'avoir à bon marché ; qui vient savoir à quel prix vous le mettez, le marchander du mieux qu'il pourra, et finir par en donner tout ce que vous voudrez, tout ménager qu'il est ; c'est ma pensée.

HORTENSE

À tout hasard, va le chercher

Scène II

HORTENSE, MARTON.

HORTENSE

Marton, je ne veux pas lui parler d'abord, je suis d'avis de l'impatienter ; dis-lui que dans le cas présent je n'ai pas jugé qu'il fût nécessaire de nous voir, et que je le prie de vouloir bien s'expliquer avec toi sur ce qu'il a à me dire ; s'il insiste, je ne m'écarte point, et tu m'en avertiras.

MARTON

C'est bien dit : Hâtez-vous de vous retirer, car je crois qu'il avance.

Scène III

MARTON, ROSIMOND.

ROSIMOND,

agité.

Où est donc votre maîtresse ?

MARTON

Monsieur, ne pouvez-vous pas me confier ce que vous lui voulez ? Après tout ce qui s'est passé, il ne sied pas beaucoup, dit-elle, que vous ayez un entretien ensemble, elle souhaiterait se l'épargner ; d'ailleurs, je m'imagine qu'elle ne veut pas inquiéter Dorante qui ne la quitte guère, et vous n'avez qu'à me dire de quoi il s'agit.

ROSIMOND

Quoi ! c'est la peur d'inquiéter Dorante qui l'empêche de venir ?

MARTON

Peut-être bien.

ROSIMOND

Ah ! celui-là me paraît neuf. (*À part.*) On a de plaisants goûts en province ; Dorante... de sorte donc qu'elle a cru que je voulais lui parler d'amour. Ah ! Marton, je suis bien aise de la désabuser ; allez lui dire qu'il n'en est pas question, que je n'y songe point, qu'elle peut venir avec Dorante même, si elle veut, pour plus de sûreté ; dites-lui qu'il ne s'agit que de Dorimène, et que c'est une grâce que j'ai à lui demander pour elle, rien que cela ; allez, ah ! ah ! ah !

MARTON

Vous l'attendrez ici, Monsieur.

ROSIMOND

Sans doute.

MARTON

Souhaitez-vous qu'elle amène Dorante ? ou viendra-t-elle seule ?

ROSIMOND

Comme il lui plaira ; quant à moi, je n'ai que faire de lui. (*Rosimond un moment seul riant.*)
Dorante l'emporte sur moi ! Je n'aurais pas parié pour lui ; sans cet avis-là j'allais faire une belle tentative ! Mais que me veut cette femme-ci ?

Scène IV

DORIMÈNE, ROSIMOND.

DORIMÈNE

Marquis, je viens vous avertir que je pars ; vous sentez bien qu'il ne me convient plus de rester, et je n'ai plus qu'à dire adieu à ces gens-ci. Je retourne à ma terre ; de là à Paris où je vous attends pour notre mariage ; car il est devenu nécessaire depuis l'éclat qu'on a fait ; vous ne pouvez me venger du dédain de votre mère que par là ; il faut absolument que je vous épouse.

ROSIMOND

Eh oui, Madame, on vous épousera : mais j'ai pour nous, à présent, quelques mesures à prendre, qui ne demandent pas que vous soyez présente, et que je manquerais si vous ne me laissez pas.

DORIMÈNE

Qu'est-ce que c'est que ces mesures ? Dites-les-moi en deux mots.

ROSIMOND

Je ne saurais ; je n'en ai pas le temps.

DORIMÈNE

Donnez-m'en la moindre idée, ne faites rien sans conseil : vous avez quelquefois besoin qu'on vous conduise, Marquis ; voyons le parti que vous prenez.

ROSIMOND

Vous me chagrinez. (*À part.*) Que lui dirai-je ? (*Haut.*) C'est que je veux ménager un accommodement entre vous et ma mère.

DORIMÈNE

Cela ne vaut rien ; je n'en suis pas encore d'avis : écoutez-moi.

ROSIMOND

Eh, morbleu ! Ne vous embarrassez pas, c'est un mouvement qu'il faut que je me donne.

DORIMÈNE

D'où vient le faut-il ?

ROSIMOND

C'est qu'on croirait peut-être que je regrette Hortense, et je veux qu'on sache qu'elle ne me refuse que parce que j'aime ailleurs.

DORIMÈNE

Eh bien, il n'en sera que mieux que je sois présente, la preuve de votre amour en sera encore plus forte, quoique, à vrai dire, elle soit inutile ; ne sait-on pas que vous m'aimez ? Cela est si bien établi et si croyable !

ROSIMOND

Eh ! de grâce, Madame, allez-vous-en. (*À part.*) Ne pourrai-je l'écarter ?

DORIMÈNE

Attendez donc ; ne pouvez-vous m'épouser qu'avec l'agrément de votre mère ? Il serait plus flatteur pour moi qu'on s'en passât, si cela se peut, et d'ailleurs c'est que je ne me raccommode point : je suis piquée.

ROSIMOND

Restez piquée, soit ; ne vous raccommodez point, ne m'épousez pas : mais retirez-vous pour un moment.

DORIMÈNE

Que vous êtes entêté !

ROSIMOND,

à part.

L'incommode femme !

DORIMÈNE

Parlons raison. À qui vous adressez-vous ?

ROSIMOND

Puisque vous voulez le savoir, c'est Hortense que j'attends, et qui arrive, je pense.

DORIMÈNE

Je vous laisse donc, à condition que je reviendrai savoir ce que vous aurez conclu avec elle : entendez-vous ?

ROSIMOND

Eh ! non, tenez-vous en repos ; j'irai vous le dire.

Scène V

ROSIMOND, HORTENSE, MARTON.

MARTON,

en entrant, à Hortense.

Madame, n'hésitez point à entretenir Monsieur le Marquis, il m'a assuré qu'il ne serait point question d'amour entre vous, et que ce qu'il a à vous dire ne concerne uniquement que Dorimène ; il m'en a donné sa parole.

ROSIMOND,

à part.

Le préambule est fort nécessaire.

HORTENSE

Vous n'avez qu'à rester, Marton.

ROSIMOND,

à part.

Autre précaution.

MARTON,

à part.

Voyons comme il s'y prendra.

HORTENSE

Que puis-je faire pour obliger Dorimène, Monsieur ?

ROSIMOND,

à part.

Je me sens ému... (*Haut.*) Il ne s'agit plus de rien, Madame ; elle m'avait prié de vous engager à disposer l'esprit de ma mère en sa faveur, mais ce n'est pas la peine, cette démarche-là ne réussirait pas.

HORTENSE

J'en ai meilleur augure ; essayons toujours : mon père y songeait, et moi aussi, Monsieur, ainsi, compter tous deux sur nous. Est-ce là tout ?

ROSIMOND

J'avais à vous parler de son billet qu'on a trouvé, et je venais vous protester que je n'y ai point de part ; que j'en ai senti tout le manque de raison, et qu'il m'a touché plus que je ne puis le dire.

MARTON,

en riant.

Hélas !

HORTENSE

Pure bagatelle qu'on pardonne à l'amour.

ROSIMOND

C'est qu'assurément vous ne méritez pas la façon de penser qu'elle y a eu ; vous ne la méritez pas.

MARTON,

à part.

Vous ne la méritez pas ?

HORTENSE

Je vous jure, Monsieur, que je n'y ai point pris garde, et que je n'en agirai pas moins vivement dans cette occasion-ci. Vous n'avez plus rien à me dire, je pense ?

ROSIMOND

Notre entretien vous est si à charge que j'hésite de le continuer.

HORTENSE

Parlez, Monsieur.

MARTON,

à part.

Écoutons.

ROSIMOND

Je ne saurais revenir de mon étonnement : j'admire le malentendu qui nous sépare ; car enfin, pourquoi rompons-nous ?

MARTON,

riant à part.

Voyez quelle aisance !

ROSIMOND

Un mariage arrêté, convenable, que nos parents souhaitaient, dont je faisais tout le cas qu'il fallait, par quelle tracasserie arrive-t-il qu'il ne s'achève pas ? Cela me passe.

HORTENSE

Ne devez-vous pas être charmé, Monsieur, qu'on vous débarrasse d'un mariage où vous ne vous engagiez que par complaisance ?

ROSIMOND

Par complaisance ?

MARTON

Par complaisance ! Ah ! Madame, où se récriera-t-on, si ce n'est ici ? Malheur à tout homme qui pourrait écouter cela de sang-froid.

ROSIMOND

Elle a raison. Quand on n'examine pas les gens, voilà comme on les explique.

MARTON,

à part.

Voilà comme on est un sot.

ROSIMOND

J'avais cru pourtant vous avoir donné quelque preuve de délicatesse de sentiment. (*Hortense rit. Rosimond continue.*) Oui, Madame, de délicatesse.

MARTON,

toujours à part.

Cet homme-là est incurable.

ROSIMOND

Il n'y a qu'à suivre ma conduite ; toutes vos attentions ont été pour Dorante, songez-y ; à peine m'avez-vous regardé : là-dessus, je me suis piqué, cela est dans l'ordre. J'ai paru manquer d'empressement, j'en conviens, j'ai fait l'indifférent, même le fier, si vous voulez ; j'étais fâché : cela est-il si désobligeant ? Est-ce là de la complaisance ? Voilà mes torts. Auriez-vous mieux aimé qu'on ne prît garde à rien ? Qu'on ne sentît rien ? Qu'on eût été content sans devoir l'être ? Et fit-on jamais aux gens les reproches que vous me faites, Madame ?

HORTENSE

Vous vous plaignez si joliment, que je ne me laisserais point de vous entendre ; mais il est temps que je me retire. Adieu, Monsieur.

MARTON

Encore un instant, Monsieur me charme ; on ne trouve pas toujours des amants d'une espèce aussi rare.

ROSIMOND

Mais, restez donc, Madame, vous ne me dites mot ; convenons de quelque chose. Y a-t-il matière de rupture entre nous ? Où allez-vous ? Presser ma mère de se raccommoier avec Dorimène ? Oh ! vous me permettrez de vous retenir ! Vous n'irez pas. Qu'elles restent brouillées, je ne veux point de Dorimène ; je n'en veux qu'à vous. Vous laisserez là Dorante, et il n'y a point ici, s'il vous plaît, d'autre raccommodement à faire que le mien avec vous ; il n'y en a point de plus pressé. Ah çà, voyons ; vous rendez-vous justice ? Me la rendez-vous ? Croyez-vous qu'on sente ce que vous valez ? Sommes-nous enfin d'accord ? En est-ce fait ? Vous-ne me répondez rien.

MARTON

Tenez, Madame, vous croyez peut-être que Monsieur le Marquis ne vous aime point, parce qu'il ne vous le dit pas bien bourgeoisement, et en termes précis ; mais faut-il réduire un homme comme lui à cette extrémité-là ? Ne doit-on pas l'aimer gratis ? À votre place, pourtant, Monsieur, je m'y résoudrais. Qui est-ce qui le saura ? Je vous garderai le secret. Je m'en vais, car j'ai de la peine à voir qu'on vous maltraite.

ROSIMOND

Qu'est-ce que c'est que ce discours ?

HORTENSE

C'est une étourdie qui parle : mais il faut qu'à mon tour la vérité m'échappe, Monsieur, je n'y saurais résister. C'est que votre petit jargon de galanterie me choque, me révolte, il soulève la raison : c'est pourtant dommage. Voici Dorimène qui approche, et à qui je vais confirmer tout ce que je vous ai promis ; et pour vous, et pour elle.

Scène VI

DORIMÈNE, HORTENSE, ROSIMOND.

DORIMÈNE

Je ne suis point de trop, Madame, je sais le sujet de votre entretien, il me l'a dit.

HORTENSE

Oui, Madame, et je l'assurais que mon père et moi n'oublierons rien pour réussir à ce que vous souhaitez.

DORIMÈNE

Ce n'est pas pour moi qu'il souhaite, Madame, et c'est bien malgré moi qu'il vous en a parlé.

HORTENSE

Malgré vous ? Il m'a pourtant dit que vous l'en aviez prié.

DORIMÈNE

Eh ! point du tout, nous avons pensé nous quereller là-dessus à cause de la répugnance que j'y avais : il n'a pas même voulu que je fusse présente à votre entretien. Il est vrai que le motif de son obstination est si tendre, que je me serais rendue ; mais j'accours pour vous prier de laisser tout là. Je viens de rencontrer la Marquise qui m'a saluée d'un air si glacé, si dédaigneux, que voilà qui est fait, abandonnons ce projet ; il y a des moyens de se passer d'une cérémonie si désagréable : elle me rebuterait de notre mariage.

ROSIMOND

Il ne se fera jamais, Madame.

DORIMÈNE

Vous êtes un petit emporté.

HORTENSE

Vous voyez, Madame, jusqu'où le dépit porte un cœur tendre.

DORIMÈNE

C'est que c'est une démarche si dure, si humiliante.

HORTENSE

Elle est nécessaire ; il ne serait pas séant de vous marier sans l'aveu de Madame la Marquise, et nous allons agir mon père et moi, s'il ne l'a déjà fait.

ROSIMOND

Non, Madame, je vous prie très sérieusement qu'il ne s'en mêle point, ni vous non plus.

DORIMÈNE

Et moi, je vous prie qu'il s'en mêle, et vous aussi, Hortense. Le voici qui vient, je vais lui en parler moi-même. Êtes-vous content, petit ingrat ? Quelle complaisance il faut avoir !

Scène VII

LE COMTE, DORANTE, DORIMÈNE, HORTENSE, ROSIMOND.

LE COMTE,

à Dorimène.

Venez, Madame, hâtez-vous de grâce, nous avons laissé la Marquise avec quelques amis qui tâchent de la gagner. Le moment m'a paru favorable ; présentez-vous, Madame, et venez par vos politesses achever de la déterminer ; ce sont des pas que la bienséance exige que vous fassiez. Suivez-nous aussi, ma fille ; et vous, Marquis, attendez ici, on vous dira quand il sera temps de paraître.

ROSIMOND,

à part.

Ceci est trop fort.

DORIMÈNE

Je vous rends mille grâces de vos soins, Monsieur le Comte. Adieu, Marquis, tranquillisez-vous donc.

DORANTE,

à Rosimond.

Point d'inquiétude, nous te rapporterons de bonnes nouvelles.

HORTENSE

Je me charge de vous les venir dire.

Scène VIII

ROSIMOND, FRONTIN.

FRONTIN,

bas.

Son air rêveur est de mauvais présage... (*Haut.*) Monsieur.

ROSIMOND

Que me veux-tu ?

FRONTIN

Épousons-nous Hortense ?

ROSIMOND

Non, je n'épouse personne.

FRONTIN

Et cet entretien que vous avez eu avec elle, il a donc mal fini ?

ROSIMOND

Très mal.

FRONTIN

Pourquoi cela ?

ROSIMOND

C'est que je lui ai déplu.

FRONTIN

Je vous crois.

ROSIMOND

Elle dit que je la choque.

FRONTIN

Je n'en doute pas ; j'ai prévu son indignation.

ROSIMOND

Quoi ! Frontin, tu trouves qu'elle a raison ?

FRONTIN

Je trouve que vous seriez charmant, si vous ne faisiez pas le petit agréable : ce sont vos agréments qui vous perdent.

ROSIMOND

Mais, Frontin, je sors du monde ; y étais-je si étrange ?

FRONTIN

On s'y moquait de nous la plupart du temps ; je l'ai fort bien remarqué, Monsieur ; les gens raisonnables ne pouvaient pas nous souffrir ; en vérité, vous ne plaisiez qu'aux Dorimènes, et moi aussi ; et nos camarades n'étaient que des étourdis ; je le sens bien à présent, et si vous l'aviez senti aussi tôt que moi, l'adorable Hortense vous aurait autant chéri que me chérit sa gentille suivante, qui m'a défait de toute mon impertinence.

ROSIMOND

Est-ce qu'en effet il y aurait de ma faute ?

FRONTIN

Regardez-moi : est-ce que vous me reconnaissez, par exemple ? Voyez comme je parle naturellement à cette heure, en comparaison d'autrefois que je prenais des tons si sots : bonjour, la belle enfant, qu'est-ce ? Eh ! comment vous portez-vous ? Voilà comme vous m'aviez appris à faire, et cela me fatiguait ; au lieu qu'à présent je suis si à mon aise : bonjour, Marton, comment te portes-tu ? Cela coule de source, et on est gracieux avec toute la commodité possible.

ROSIMOND

Laisse-moi, il n'y a plus de ressource : et tu me chagrines.

Scène IX

MARTON, FRONTIN, ROSIMOND.

FRONTIN,

à part à Marton.

Encore une petite façon, et nous le tenons, Marton.

MARTON,

à part les premiers mots.

Je vais l'achever. Monsieur, ma maîtresse que j'ai rencontrée en passant, comme elle vous quittait, m'a chargé de vous prier d'une chose qu'elle a oublié de vous dire tantôt, et dont elle n'aurait peut-être pas le temps de vous avertir assez tôt : c'est que Monsieur le Comte pourra vous parler de Dorante, vous faire quelques questions sur son caractère ; et elle souhaiterait que vous en dissiez du bien ; non pas qu'elle l'aime encore, mais comme il s'y prend d'une manière à lui plaire, il sera bon, à tout hasard, que Monsieur le Comte soit prévenu en sa faveur.

ROSIMOND

Oh ! Parbleu ! c'en est trop ; ce trait me pousse à bout : allez, Marton, dites à votre maîtresse que son procédé est injurieux, et que Dorante, pour qui elle veut que je parle, me répondra de l'affront qu'on me fait aujourd'hui.

MARTON

Eh, Monsieur ! À qui en avez-vous ? Quel mal vous fait-on ? Par quel intérêt refusez-vous d'obliger ma maîtresse, qui vous sert actuellement vous-même, et qui, en revanche, vous demande en grâce de servir votre propre ami ? Je ne vous conçois pas ! Frontin, quelle fantaisie lui prend-il donc ? Pourquoi se fâche-t-il contre Hortense ? Sais-tu ce que c'est ?

FRONTIN

Eh ! mon enfant, c'est qu'il l'aime.

MARTON

Bon ! Tu rêves. Cela ne se peut pas. Dit-il vrai, Monsieur ?

ROSIMOND

Marton, je suis au désespoir !

MARTON

Quoi ! Vous ?

ROSIMOND

Ne me trahis pas ; je rougirais que l'ingrate le sût : mais, je te l'avoue, Marton : oui, je l'aime, je l'adore, et je ne saurai supporter sa perte.

MARTON

Ah ! C'est parler que cela ; voilà ce qu'on appelle des expressions.

ROSIMOND

Garde-toi surtout de les répéter.

MARTON

Voilà qui ne vaut rien, vous retombez.

FRONTIN

Oui, Monsieur, dites toujours : je l'adore ; ce mot-là vous portera bonheur.

ROSIMOND

L'ingrate !

MARTON

Vous avez tort ; car il faut que je me fâche à mon tour. Est-ce que ma maîtresse se doute seulement que vous l'aimez ? Jamais le mot d'amour est-il sorti de votre bouche pour elle ? Il semblait que vous auriez eu peur de compromettre votre importance ; ce n'était pas la peine que votre cœur se développât sérieusement pour ma maîtresse, ni qu'il se mît en frais de sentiment pour elle. Trop heureuse de vous épouser, vous lui faisiez la grâce d'y consentir : je ne vous parle si franchement, que pour vous mettre au fait de vos torts ; il faut que vous les sentiez : c'est de vos façons dont vous devez rougir, et non pas d'un amour qui ne vous fait qu'honneur.

FRONTIN

Si vous saviez le chagrin que nous en avons, Marton et moi ; nous en étions si pénétrés...

ROSIMOND

Je me suis mal conduit, j'en conviens.

MARTON

Avec tout ce qui peut rendre un homme aimable, vous n'avez rien oublié pour vous empêcher de l'être. Souvenez-vous des discours de tantôt : j'en étais dans une fureur...

FRONTIN

Oui, elle m'a dit que vous l'aviez scandalisée ; car elle est notre amie.

MARTON

C'est un malentendu qui nous sépare ; et puis, concluons quelque chose, un mariage arrêté, convenable, dont je faisais cas : voilà de votre style ; et avec qui ? Avec la plus charmante et la plus raisonnable fille du monde, et je dirai même, la plus disposée d'abord à vous vouloir du bien.

ROSIMOND

Ah ! Marton, n'en dis pas davantage. J'ouvre les yeux ; je me déteste, et il n'est plus temps !

MARTON

Je ne dis pas cela, Monsieur le Marquis, votre état me touche, et peut-être touchera-t-il ma maîtresse.

FRONTIN

Cette belle dame a l'air si clément !

MARTON

Me promettez-vous de rester comme vous êtes ? Continuerez-vous d'être aussi aimable que vous l'êtes actuellement ? En est-ce fait ? N'y a-t-il plus de petit-maître ?

ROSIMOND

Je suis confus de l'avoir été, Marton.

FRONTIN

Je pleure de joie.

MARTON

Eh bien, portez-lui donc ce cœur tendre et repentant ; jetez-vous à ses genoux, et n'en sortez point qu'elle ne vous ait fait grâce.

ROSIMOND

Je m'y jetterai, Marton, mais sans espérance, puisqu'elle aime Dorante.

MARTON

Doucement ; Dorante ne lui a plu qu'en s'efforçant de lui plaire, et vous lui avez plu d'abord. Cela est différent : c'est reconnaissance pour lui, c'était inclination pour vous, et l'inclination reprendra ses droits. Je la vois qui s'avance ; nous vous laissons avec elle.

Scène X

ROSIMOND, HORTENSE.

HORTENSE

Bonnes nouvelles, Monsieur le Marquis, tout est pacifié.

ROSIMOND,

se jetant à ses genoux.

Et moi je meurs de douleur, et je renonce à tout, puisque je vous perds, Madame.

HORTENSE

Ah ! Ciel ! Levez-vous, Rosimond ; ne vous troublez pas, et dites-moi ce que cela signifie.

ROSIMOND

Je ne mérite pas, Hortense, la bonté que vous avez de m'entendre ; et ce n'est pas en me flattant de vous fléchir, que je viens d'embrasser vos genoux. Non, je me fais justice ; je ne suis pas même digne de votre haine, et vous ne me devez que du mépris ; mais mon cœur vous a manqué de respect ; il vous a refusé l'aveu de tout l'amour dont vous l'aviez pénétré, et je veux, pour l'en punir, vous déclarer les motifs ridicules du mystère qu'il vous en a fait. Oui, belle Hortense, cet amour que je ne méritais pas de sentir, je ne vous l'ai caché que par le plus misérable, par le plus incroyable orgueil qui fût jamais. Triomphez donc d'un malheureux qui vous adorait, qui a pourtant négligé de vous le dire, et qui a porté la présomption, jusqu'à croire que vous l'aimeriez sans cela : voilà ce que j'étais devenu par de faux airs ; refusez-m'en le pardon que je vous en demande ; prenez en réparation de mes folies l'humiliation que j'ai voulu subir en vous les apprenant ; si ce n'est pas assez, riez-en vous-même, et soyez sûre d'en être toujours vengée par la douleur éternelle que j'en emporte.

Scène XI

DORIMÈNE, DORANTE, HORTENSE, ROSIMOND.

DORIMÈNE

Enfin, Marquis, vous ne vous plaindrez plus, je suis à vous, il vous est permis de m'épouser ; il est vrai qu'il m'en coûte le sacrifice de ma fierté : mais, que ne fait-on pas pour ce qu'on aime ?

ROSIMOND

Un moment, de grâce, Madame.

DORANTE

Votre père consent à mon bonheur, si vous y consentez vous-même, Madame.

HORTENSE

Dans un instant, Dorante.

ROSIMOND,

à Hortense.

Vous ne me dites rien, Hortense ? Je n'aurai pas même, en partant, la triste consolation d'espérer que vous me plaindrez.

DORIMÈNE

Que veut-il dire avec sa consolation ? De quoi demande-t-il donc qu'on le plaigne ?

ROSIMOND

Ayez la bonté de ne pas m'interrompre.

HORTENSE

Quoi, Rosimond, vous m'aimez ?

ROSIMOND

Et mon amour ne finira qu'avec ma vie.

DORIMÈNE

Mais, parlez donc ? Répétez-vous une scène de comédie ?

ROSIMOND

Eh ! de grâce.

DORANTE

Que dois-je penser, Madame ?

HORTENSE

Tout à l'heure. (*À Rosimond.*) Et vous n'aimez pas Dorimène ?

ROSIMOND

Elle est présente ; et je dis que je vous adore ; et je le dis sans être infidèle : approuvez que je n'en dise pas davantage.

DORIMÈNE

Comment donc, vous l'adorez ! Vous ne m'aimez pas ? A-t-il perdu l'esprit ? Je ne plaisante plus, moi.

DORANTE

Tirez-moi de l'inquiétude où je suis, Madame ?

ROSIMOND

Adieu, belle Hortense ; ma présence doit vous être à charge. Puisse Dorante, à qui vous accordez votre cœur, sentir toute l'étendue du bonheur que je perds. (*À Dorante.*) Tu me donnes la mort, Dorante ; mais je ne mérite pas de vivre, et je te pardonne.

DORIMÈNE

Voilà qui est bien particulier !

HORTENSE

Arrêtez, Rosimond ; ma main peut-elle effacer le souvenir de la peine que je vous ai faite ? Je vous la donne.

ROSIMOND

Je devrais expirer d'amour, de transport et de reconnaissance.

DORIMÈNE

C'est un rêve ! Voyons. À quoi cela aboutira-t-il ?

HORTENSE,

à Rosimond.

Ne me sachez pas mauvais gré de ce qui s'est passé ; je vous ai refusé ma main, j'ai montré de l'éloignement pour vous ; rien de tout cela n'était sincère : c'était mon cœur qui éprouvait le vôtre. Vous devez tout à mon penchant ; je voulais pouvoir m'y livrer, je voulais que ma raison fût contente, et vous comblez mes souhaits ; jugez à présent du cas que j'ai fait de votre cœur par tout ce que j'ai tenté pour en obtenir la tendresse entière.

Rosimond se jette à genoux.

DORIMÈNE,

en s'en allant.

Adieu. Je vous annonce qu'il faudra l'enfermer au premier jour.

Scène XII

LE COMTE, HORTENSE, ROSIMOND, DORANTE, LA MARQUISE, MARTON, FRONTIN.

LE COMTE

Rosimond à vos pieds, ma fille ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

HORTENSE

Mon père, c'est Rosimond qui m'aime, et que j'épouserai si vous le souhaitez.

ROSIMOND

Oui, Monsieur, c'est Rosimond devenu raisonnable, et qui ne voit rien d'égal au bonheur de son sort.

LE COMTE,

à Dorante.

Nous les destinions l'un à l'autre, Monsieur ; vous m'aviez demandé ma fille : mais vous voyez bien qu'il n'est plus question d'y songer.

LA MARQUISE

Ah ! mon fils ! Que cet événement me charme !

DORANTE,

à Hortense.

Je ne me plains point, Madame ; mais votre procédé est cruel.

HORTENSE

Vous n'avez rien à me reprocher, Dorante ; vous vouliez profiter des fautes de votre ami, et ce dénouement-ci vous rend justice.

FRONTIN

Ah, Monsieur ! Ah, Madame ! Mon incomparable Marton.

MARTON

Aime-moi à présent tant que tu voudras, il n'y aura rien de perdu.

FIN